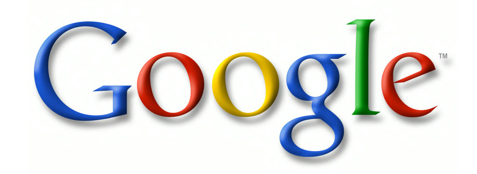
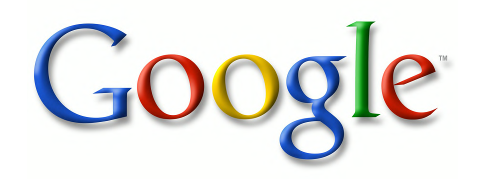

Google



INSTRUCTION

ÉVANGÉLIQUE

SUR TROIS QUESTIONS :

QUI EST JÉSUS-CHRIST?

QU'EST-IL VENU FAIRE?

QUE FAIRE POUR ÊTRE SAUVÉ?

PAR

H. OLTRAMARE

MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE DANS L'ÉGLISE DE GENÈVE.

Jn. Gaudin

πάντα δοκιμάζετε· τὸ καλὸν κατέχετε.
1 Thes. 5/21.

PARIS

AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES

6, PLACE DE L'ORATOIRE.

GENÈVE, MÊME MAISON

1845

AVANT-PROPOS

Pourquoi ces trois questions plutôt que trois autres? Pourquoi ces trois questions seulement? Voilà peut-être ce qu'on nous demandera. La réponse est simple et facile. C'est que ces trois questions, et ces trois questions seules, constituent au fond le Christianisme; elles en forment l'essence, le centre d'où tout rayonne et où tout converge, de sorte que tout ce qui n'est pas elles s'y rattache comme quelque chose de dérivé et d'accessoire.

En effet, l'homme n'arrive vraiment au Christianisme que par le besoin du pardon. C'est quand il trouve en lui le malaise, l'angoisse, souvent

même le remords qu'y laissent les fautes de sa vie, qu'il s'inquiète sérieusement de son sort futur. Agité par ses craintes sur l'avenir, manquant de paix, il se demande alors avec sollicitude à lui-même et à ce qui l'entoure ce qu'il faut faire pour être sauvé.

Cette question est donc bien la question première, essentielle, celle qui domine toutes les autres. C'est la question du passé, du présent et de l'avenir. En tout temps et en tout lieu, sous une forme ou sous une autre, elle a erré sur les lèvres des hommes; on l'entend dans les appartements les plus somptueux comme dans les plus misérables réduits, elle sort de la bouche des rois comme de celle du mendiant. Sentant que ses fautes l'ont *délié* de son Créateur, l'homme pressent son malheureux avenir; il demande alors à la *religion* de le *relier* à son Dieu, par ce cri qui se passe de bouche en bouche, de génération en génération : Que faire pour être sauvé !

C'est à Dieu seul qu'il appartient de répondre, car c'est lui qui a été offensé, c'est sa volonté seule qui importe aux hommes, et Dieu nous a répondu en nous apprenant tout ce qu'il a fait pour nous par Jésus-Christ!...

Dès lors cette question : *Que faire pour être sauvé?* ne peut être résolue qu'après les deux autres : *Qui est Jésus-Christ? Qu'a-t-il fait pour notre*

salut? attendu que, d'un côté, il faut bien savoir si c'est la volonté même de Dieu qui nous est révélée par Jésus, et que, de l'autre, ce que nous devons faire pour être sauvé dépend essentiellement de ce que Dieu a fait pour nous.

Ainsi ces trois questions, et ces trois questions seules, se présentent à nous comme premières, essentielles et fondamentales dans le Christianisme; toutes les autres viennent se grouper à l'entour comme secondaires et accessoires. Ces considérations suffisent, ce nous semble, pour justifier le choix que nous en avons fait, et le désir que nous avons eu de rappeler l'attention sur ce qui est indispensable pour le salut, *Christ, la Rédemption et la Foi.*

Puisse Dieu bénir notre œuvre et la faire contribuer à l'avancement de son règne!

H. OLTRAMARE.

Genève, 10 mai 1845.

INSTRUCTION

ÉVANGÉLIQUE.

CHAPITRE Ier.

QUI EST JÉSUS-CHRIST?

OU

DE LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

§ 1.

Le nom propre de Notre-Seigneur est *Jésus*. Ce nom lui fut donné huit jours après sa naissance, lorsqu'on le circoncit. Telle était la coutume juive.

Les Juifs donnaient souvent à un enfant tel ou tel nom, par allusion à quelque circonstance particulière, attendu que les noms avaient, pour la plupart, une signification. Ainsi *Isaac* signifie *il a ri;* ce nom fut donné au fils d'Abraham parce que le patriarche avait souri à la nouvelle de cette bénédiction extraordinaire de Dieu. *Samuel* signifie *l'Eternel a exaucé*, parce que Anne avait eu ce fils à la suite d'une fer-

vente prière adressée à l'Eternel. Cela se pratique aussi chez les autres nations : ainsi des parents qui auront longtemps désiré un enfant l'appelleront *Désiré*, etc. — Le nom de *Jésus*, qui fut donné à Notre-Seigneur, signifie *il délivrera, il sauvera*. Il lui fut donné intentionnellement, et par allusion à ce qu'il délivrerait, sauverait les hommes de leurs péchés.

§ 2.

Les Juifs ajoutaient quelquefois au nom propre d'autres noms. C'étaient des surnoms qui rappelaient certains points de vue particuliers sous lesquels on pouvait considérer un individu. Ainsi Jean, le précurseur de Jésus, fut surnommé *Baptiste*, ce qui signifie *plongeur*, parce qu'il baptisait, plongeait dans l'eau. Ce même usage se retrouve chez les autres nations.

Cela a eu lieu pour Jésus. On l'a appelé : *Celui qui doit venir;* Matth. XI, 3; Luc, VII, 19, 20; Hébr. X, 32; — *Fils de David;* Matth. IX, 27; XII, 23; XV, 22, etc.; — *le Roi d'Israël;* Marc, XV, 32; Jean, I, 50; XII, 14, etc.; — *le Roi des Juifs;* Matth. II, 2, ou simplement *le Roi;* Luc, XXIII, 2; — *Messie* et *Christ;* — *le Fils de l'Homme;* — *le Fils de Dieu* ou simplement *le Fils.*

§ 3.

Le nom de *Celui qui doit venir,* qui a été donné à Jésus, signifie proprement celui qui va arriver, celui qu'on attend. Le peuple juif l'a désigné ainsi parce qu'il l'attendait. Ce nom nous présente Jésus comme étant celui dont la venue a été prédite par les prophètes.

§ 4.

Le nom de *Fils de David* a été donné à Jésus parce que les prophètes avaient annoncé qu'il descendrait de la famille de ce prince. C'est pourquoi on l'avait ainsi désigné à l'avance par le nom de *Fils de David*, c'est-à-dire le fils de David par excellence. — En effet, Jésus appartient par le sang à la race de David. Rom., I, 3.

§ 5.

Le nom de *Roi d'Israël, Roi des Juifs*, ou simplement de *Roi*, a été donné à Jésus parce que les Juifs s'étaient imaginé que celui qui devait venir serait un roi puissant, qui, assis sur le trône de David, son ancêtre, les délivrerait du joug de l'étranger, soumettrait les peuples, et aurait pour royaume le monde entier. Ils l'avaient ainsi désigné à l'avance par le nom de *Roi, Roi d'Israël* par excellence.

Jésus n'a pas été réellement roi, il n'est pas monté sur le trône de Juda; aussi ce nom ne peut lui être appliqué que d'une manière figurée. Il est roi spirituellement, c'est-à-dire le roi des esprits et des âmes, celui qui les gouverne, et son royaume est un royaume spirituel et céleste, — Jésus l'a dit lui-même à Ponce-Pilate. Lorsque celui-ci lui demanda s'il était roi, il répondit : *Tu le dis, je suis roi, je suis né pour cela..... mon règne n'est pas de ce monde.* Jean, XVIII, 37, 36.

§ 6.

Les noms de *Messie* et *Christ*, qui ont été donnés à Jésus, signifient tous deux *oint*. Le premier est tiré de l'hébreu, le

second du grec. — Chez les Juifs, quand un roi ou un grand sacrificateur étaient installés dans leur charge, on les oignait d'huile, c'est-à-dire on répandait sur leur tête une huile parfumée.

Cette cérémonie avait pour but de mettre le roi ou le grand sacrificateur sous la protection spéciale de Dieu. Leur personne était considérée comme sacrée, inviolable (*sacrosanctus*), et leur vie devait être particulièrement sainte.

Le nom de *Messie* ou de *Christ* appartenait ainsi à tous ceux qui avaient été soumis à la cérémonie de l'onction, savoir : aux rois et aux grands sacrificateurs[1]. Cependant, dans l'état ordinaire, quand on disait le *Oint,* cela désignait simplement le Roi. On disait le *Oint,* au lieu de dire le Roi, quand on voulait marquer l'inviolabilité de sa personne, son appartenance spéciale à Dieu. — Voyez, par exemple : 1 Sam., II, 10; XII, 3; XXIV, 7, 11; XXVI, 9; 2 Sam., I, 14, 16; XIX, 21, 32, 51; Ps. II, 2; XVIII, 54; Esaï, XLV, 1.

Les Juifs, s'étant imaginé que celui qui devait venir serait un roi temporel de Juda, l'avaient désigné à l'avance par les mots *le Messie, le Christ,* comme qui dirait *le Oint* par excellence, *le Roi* par excellence. — Mais Jésus, contre l'attente des Juifs, n'a pas été roi temporel, il n'a pas été oint de l'huile parfumée des rois de Juda. Ce nom doit donc s'entendre pour lui au figuré et non au propre. Il est spirituellement le Messie, le Christ, c'est-à-dire le Oint par excellence, parce qu'il est le Roi spirituel par excellence.

[1] Nous ne connaissons qu'un exemple d'un prophète qui a reçu l'onction (1 Rois, XIX, 16), et cela sans doute exceptionnellement. Nous ne connaissons non plus aucun passage où le mot *le Christ, le Messie* désigne le grand sacrificateur; partout il désigne le roi.

§ 7.

L'homme, — par opposition à Dieu, — étant une créature faible, sujette aux souffrances et au malheur, le nom de *Fils de l'homme* se donne figurément à un individu, pour indiquer, mieux encore que le simple nom d'*homme*, qu'il est faible, pauvre, misérable, attendu que ce qui vient d'un être chétif doit être plus chétif encore.

Les Juifs, dans leur vanité nationale, avaient laissé de côté les déclarations des prophètes (comme Esaïe, LIII) qui parlaient de l'humilité, des souffrances et de la langueur de Celui qui devait venir. Ils ne l'avaient désigné à l'avance que par des noms glorieux. C'est Jésus lui-même qui s'est donné le nom de *Fils de l'homme*[1].

Notre-Seigneur se nommait ainsi quand il voulait mettre en relief son état humble et abaissé, la vie errante et douloureuse qui était son partage sur cette terre. Ainsi il disait : *Les renards ont des tanières et les oiseaux de l'air ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête.* Matth., VIII, 20. — D'autres fois il se désignait ainsi pour faire ressortir, par le contraste, son abaissement visible ici bas avec sa grandeur passée et future. Il disait : *Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était au-*

[1] Il n'y a que le passage Act. VII, 56, où ce nom se trouve ailleurs que dans la bouche de Jésus. Ce nom se retrouve dans un passage messianique de l'Ancien-Testament (Dan. VII, 13) : *Je regardais dans ces visions de la nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait dans les nuées des cieux, et il vint jusqu'à l'ancien des jours, et on le fit approcher de Lui....* Bien que les Juifs appliquassent ce passage au futur Messie, ils ne lui conservèrent pas néanmoins le nom de Fils de l'homme, précisément parce qu'ils n'envisagèrent le Messie que sous son côté glorieux ; ils lui donnèrent à ce propos le nom plus flatteur de *Fils de la nuée.*

paravant? Jean, VI, 62. *Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront assemblées devant lui.* Matth. XXV, 31. *Le Père lui a donné d'exercer le jugement parce qu'il est le Fils de l'homme.* Jean, V, 27. Ou même, avec sa grandeur interne. Ainsi il disait : *Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera, car le Père, savoir Dieu, l'a marqué de son sceau.* Jean, VI, 27. *Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a l'autorité sur la terre de pardonner les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, charge-toi de ton lit, et t'en va dans ta maison.* Matth., IX, 6.

§ 8.

1. Le nom de Fils de Dieu signifie qu'il y a entre Dieu et celui à qui ce nom est donné un amour, une tendresse et une intimité semblable à celle qui unit et devrait toujours unir un père à son fils et le fils à son père [1].

Ce nom a été donné au peuple d'Israël obéissant et fidèle; Exod., IV, 22, 23; Deut., XIV, 1; à des hommes pieux, adorateurs de l'Eternel; Ps. LXXIII, 15; Prov., XIV, 26; à des rois pieux; Ps. LXXXIX, 37; à ces êtres divins qui entourent le trône de Dieu; Gen., VI, 2, 4; Job, I, 6; Ps. XXIX, 1, etc. — Ils ont reçu ce nom précisément à cause des sentiments pieux de leur cœur qui les unissaient à Dieu, et en faisaient en même temps les objets de son amour.

[1] Nous laissons la signification propre de ces mots, qui est très-rare. Ce nom a été donné en ce sens à Adam (Luc, III, 38) et une fois peut-être à Jésus-Christ, par allusion à sa naissance miraculeuse (Luc, I, 32). Il est clair que ce nom donné à Jésus a une tout autre portée que celle-là.

Le nom de *Fils de Dieu* a aussi été donné à Jésus. Il nous indique qu'un amour, une tendresse et une union intimes existent entre Dieu et lui. Ce nom lui a été donné par excellence] à tous ceux' qui l'ont reçu, parce que l'union et l'amour qui le lient à Dieu sont beaucoup plus grands et intimes que ceux qui ont jamais uni Dieu et aucun autre de ceux qui ont reçu ce nom. C'est pour peindre combien cette intimité est profonde et particulière que l'Ecriture appelle Jésus seul *le Fils de son amour*, Col., I, 14, *le Fils bien-aimé*, Matth., III, 17, etc., *le Fils unique de Dieu* (parce que, ordinairement, l'homme qui n'a qu'un fils l'aime d'autant plus qu'il n'en a qu'un ; il l'aime, pour ainsi dire, de tout l'amour dont il aurait aimé les autres, s'il en eût eu), ou simplement *le Fils*, c'est-à-dire le Fils par excellence.

II. L'Ecriture nous fournit les preuves de la réalité de cette intimité excellente de Dieu et de Jésus, de sorte que c'est avec une pleine vérité que le nom de Fils de Dieu lui a été donné par excellence. Ces preuves sont tirées : 1° du sentiment même que Jésus a de cette intimité et de ses propres déclarations ; 2° de sa puissance miraculeuse ; 3° de sa sainteté ; 4° de différents faits extraordinaires de sa vie.

1° Le témoignage de Jésus sur son intimité avec Dieu est d'un grand poids, car c'est à lui tout d'abord à savoir par expérience ce qui en est à cet égard, et nous ne pouvons savoir que cette intimité profonde existe que s'il nous le déclare lui-même.

Jésus n'a point tu ce mystère, il nous l'a révélé. En maintes circonstances il a témoigné de son unité avec Dieu, et d'une unité telle qu'elle ne fait de son Père et de Lui, si nous osons ainsi dire, qu'un cœur et qu'une âme. *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un*, Jean, X, 30. — [Le sens de ces mots est rendu évident par cette parole-ci : *Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un*

comme nous, Jean, XVII, 11; voy. encore les vers. 20-23.] — *Je suis le bon berger : je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et comme je connais mon Père*. Jean, X, 15. *Ne crois-tu pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi? Les paroles que je dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père qui demeure en moi est celui qui fait les œuvres que je fais. Croyez-moi, je suis en mon Père et mon Père est en moi*. Jean, XIV, 10, 11. *En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et que vous êtes en moi, et que je suis en vous*. Jean, XIV, 20.

2° Ce témoignage de Jésus sur son intimité avec Dieu ne suffit pas à lui tout seul; il faut quelque chose de plus qu'une simple déclaration. La réalité et la vérité de cette union surnaturelle, interne et invisible, doit se témoigner en apparaissant d'une manière externe et visible, par le surnaturel dans les actes, c'est-à-dire par des miracles.

Jésus a fait des miracles nombreux, variés, publics, liés entre eux, avoués par ses ennemis mêmes. Lui-même y fait appel comme preuve de son union avec Dieu : *Croyez-moi, je suis en mon Père et mon Père est en moi, sinon, croyez-moi à cause de ces œuvres mêmes*, Jean, XIV, 11, — et généralement comme preuve de sa mission extraordinaire et divine. Voyez Jean, V, 31-36; X, 75, etc. Voyez la réponse qu'il fit aux disciples envoyés par Jean-Baptiste, Matth., XI, 3; Luc, VII, 19.

Cette puissance miraculeuse ne pouvant venir que de Dieu, elle nous est une preuve que Dieu était en lui, uni d'une manière intime et extraordinaire. C'est ce sentiment qui arracha à l'aveugle-né, guéri par Jésus, cette réponse toute naïve qu'il adressa aux pharisiens incrédudes : *C'est une chose bien étrange que vous ne sachiez d'où il vient, — et il m'a ouvert les yeux!..... On n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux d'un aveuglé-né; si celui-ci ne ve-*

naît de Dieu, il ne pourrait rien faire. Jean, VIII, 30, 32.

3° Dieu étant avant tout et par-dessus tout un Dieu saint, il ne peut être uni qu'à un être qui est saint, — et même la mesure de l'union est toujours dans la mesure de la sainteté. Si donc Jésus est uni à Dieu, et uni d'une manière intime et excellente, la vie de Jésus doit nous en être la preuve, en étant une vie sainte, et la plus sainte de toutes les vies.

C'est ce qui se trouve. La sainteté de sa vie est égale à son union avec Dieu, c'est-à-dire est parfaite. *Il a été tenté*, est-il écrit, *comme nous en toutes choses, sans commettre de péché.* Hébr. IV, 15. *Il n'y a point de péché en lui.* 1 Jean, III, 5. Il est *celui qui n'a point connu le péché*, 2 Cor., V, 21, *qui ne commit jamais de péché et dans la bouche duquel il ne s'est jamais trouvé de fraude.* 1 Pierre, II, 22.

4° Enfin, cette union de Dieu et de Jésus nous est claire et manifeste par différents faits de la vie du Sauveur, dans lesquels Dieu lui en a rendu tout directement le témoignage.

C'est sa naissance miraculeuse : *Le Saint-Esprit viendra sur toi*, est-il dit à Marie, *et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu ;* Luc, I, 35. — C'est son baptême, où Jean-Baptiste en extase vit les cieux ouverts, et entendit une voix qui disait : *C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection ;* Matth., III, 17. — C'est tout particulièrement sa résurrection ; car si Jésus n'eût pas été uni à Dieu comme il l'avait dit, il n'aurait été qu'un imposteur et Dieu ne l'aurait pas ressuscité. Ce fait de la résurrection est celui que les apôtres ont tout particulièrement prêché, car ils en avaient été les témoins. Saint Paul, dans son épître aux chrétiens de Rome, dit : *Christ a été désigné Fils de Dieu d'une manière puissante, par sa résurrection des morts ;* Rom., I, 4.

§ 9.

Cet amour, cette intimité et cette union qui existent entre Dieu et Jésus sont-ils tels que Dieu et Jésus soient un seul et même être, une seule et même personne, un seul et même Dieu? En d'autres termes, y a-t-il unité ou identité entre Dieu et Jésus? — L'Ecriture, sans préciser par des détails le depuis où et le jusqu'où de cette union, nous enseigne qu'elle existe, qu'elle est intime, extraordinaire et parfaite, qu'il y a unité et non identité [1]. Dieu et Jésus sont deux êtres unis et un.

[1] L'*union* des deux êtres spirituels est cet état où, tout en conservant chacun leur personnalité, leur moi propre et individuel, ces deux êtres, fondant ensemble leurs sentiments, leurs pensées et leurs volontés, pénétrent dans l'intimité l'un de l'autre. Cette pénétration, cette union peut être plus ou moins grande, plus ou moins intime. Quand elle est à son degré le plus haut, à sa plus grande intensité, nous l'appelons *unité*. L'unité, c'est la perfection de l'union, l'union parfaite. C'est cet état où il n'y a plus rien entre ces deux êtres qui gêne, qui trouble ou disjoigne. L'homme, le chrétien le plus pieux peut bien être *uni* à Dieu, en *union* ou *communion* avec Dieu, mais n'est jamais *un* avec Dieu, parce qu'il y a toujours en lui quelque manque, quelque imperfection qui fait obstacle, trouble et disjoint. Jésus seul est *un* avec Dieu, parce qu'il n'y a rien de défectueux en lui. L'union du chrétien avec Dieu doit toujours aller croissant, c'est-à-dire tendre toujours vers l'unité avec Dieu, car le chrétien doit toujours tendre à la perfection. Christ seul a réalisé cette unité. — Nous pouvons nous représenter cette unité en soi comme une relation où « Dieu, ne trouvant en l'homme rien qui lui fasse obstacle, « se peut communiquer à l'homme dans toute la plénitude de son esprit, « de son amour, de sa sainteté, et où l'homme agit purement et com- « plétement par l'impulsion de l'Esprit-Saint qui opère en lui, et fait « complétement de la volonté de Dieu sa propre volonté. Il ne se trouve « plus en l'homme aucune désunion entre la conscience qu'il a de sa « propre volonté et la conscience de la volonté de Dieu; il a uni sa pro- « pre volonté à celle de Dien, il est gouverné et pénétré par cette der- « nière (Stud., u. Kvit. 1845, p. 42). » Si maintenant un tel être a pour mission de faire connaître Dieu, de le révéler d'une manière surnaturelle, on comprend alors comment cette *unité*, cette perfection de l'union, est

L'un est *le Père,* l'autre *le Fils;* l'un est *le vrai Dieu,* l'autre *son Fils, le Fils de Dieu.*

I. L'Ecriture nous enseigne cette vérité non-seulement en désignant par ces noms différents ces êtres différents, mais encore en nous représentant Jésus distinct et inférieur à Dieu à toutes les époques de son existence : A) Avant de venir sur cette terre et d'avoir revêtu la nature humaine : *Au commencement était la Parole, la Parole était près de Dieu.* — Elle était donc un autre que Dieu puisqu'elle était *près* de Lui, — *et la Parole était Dieu;* Jean, I, 1. (Voyez encore sur ce passage § 11, 1.) *Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui était sur le sein de son Père est celui qui nous l'a fait connaître;* Jean, I, 18. Ce passage nous montre bien, d'un côté, Dieu qui est invisible pour tous, excepté pour cet autre qui est le Fils unique, qui repose sur son sein, — par conséquent est inférieur, — et qui nous a révélé Dieu. Ailleurs, Jésus lui-même dit à Dieu dans sa prière : *Père, mon désir est que, là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que tu*

la base absolument nécessaire de toute manifestation fidèle, adéquate de Dieu, et comment, l'extraordinaire dans le vouloir, dans le savoir et dans le pouvoir se manifestant en lui et par lui d'une manière personnelle et libre, voir cet être, c'est voir Dieu, l'ouïr c'est ouïr Dieu, car *Dieu et lui c'est tout un.* Il y a ainsi, en un certain sens, *parité entre Dieu et lui,* car, sans cela, la révélation de Dieu ne serait pas adéquate, et il y a, en un autre sens, *disparité* en ce que le vouloir, le savoir et le pouvoir extraordinaires sont en lui dérivés de Dieu, qui seul les a d'une manière absolue et originelle. Ainsi cet être est l'*image,* l'*empreinte,* et Dieu est l'original et l'originel. (Voyez § 10 comment ceci correspond exactement aux paroles mêmes de Jésus ; Jean, v, 18, etc.) — L'*identité* pose l'existence d'un être unique. Elle est donc la négation de l'union et de l'unité, en ce qu'elle est la négation de l'existence de deux moi, de deux personnes. Dire que Dieu et Jésus sont identiques, *unum et idem,* c'est dire qu'il n'y a réellement qu'un seul et même être, un seul et même moi, une seule et même personne.

m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde; Jean, XVII, 24. Ainsi cette gloire que Christ possédait avant la création du monde, elle lui *avait été donnée* de Dieu. Dieu donne et Jésus reçoit. — On voit ainsi déjà subsister dans le ciel entre ces deux êtres cet amour, cette tendresse, cette union intime et originelle qui va se manifester sur la terre et se faire voir aux hommes.

B) Pendant qu'il était sur la terre et après avoir revêtu la nature humaine, Jésus parle toujours de Dieu comme d'un être différent de lui, qui lui est supérieur.

Jésus prie Dieu pour les autres hommes : ***Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font;*** Luc, XXIII, 34. — Il prie Dieu pour lui-même ; ainsi en Gethsémané : ***Mon Père, que cette coupe passe loin de moi s'il est possible. Toutefois, qu'il en soit non comme je voudrais, mais comme tu le veux;*** Matth., XXVI, 39. — Il y en a donc deux, celui qui prie et celui qui est prié. Ce dernier est le supérieur.

Jésus désigne Dieu comme celui qui l'a envoyé, et cela en maintes circonstances. Ainsi, lorsqu'il prie sur le tombeau de Lazare : ***Mon Père, je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé. Je savais bien que tu m'exauces toujours; mais je dis ceci à cause de ce peuple qui est autour de moi, afin qu'il croie que tu m'as envoyé.*** Jean, XI, 42. — Il y en a donc deux, celui qui est envoyé et celui qui envoie. Ce dernier est le supérieur.

Jésus, conséquemment, désigne Dieu comme celui dont il doit faire et dont il fait la volonté, et cela en maintes circonstances. Entre autres : ***Je ne cherche point ma volonté, mais je cherche la volonté de celui qui m'a envoyé.*** Jean, V, 30. ***Je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.*** Jean, VI, 38. — Il y en a donc deux, celui qui obéit, doit obéir, et celui qui veut, qui commande. Ce dernier est le supérieur.

Jésus, enfin, désigne Dieu comme celui dont il est aimé, parce qu'il fait sa volonté : *Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés; demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour.* Jean, xv, 10. Ce sentiment d'amour est réciproque, car Jésus aime Dieu. — Il y en a donc encore ici deux qui s'aiment l'un l'autre, et certainement Dieu est le supérieur.

Bien plus, Jésus nous apprend lui-même que ce qu'il y a en lui d'extraordinaire et de surnaturel, sa parole, sa science et sa puissance, il les tient de Dieu. C'est Dieu qui les lui a données, de sorte que nous pouvons dire encore ici qu'il y en a deux, celui qui reçoit et celui qui donne, et certainement ce dernier est le supérieur.

Jésus désigne Dieu comme celui qui lui dicte ce qu'il doit dire : *Je n'ai point parlé de moi-même; mais le Père qui m'a envoyé m'a prescrit ce que j'ai à dire et de quoi je dois parler..... Les choses que je dis, je les dis comme mon Père me les a dites.* Jean, xii, 49, 50. *Celui qui ne m'aime pas ne garde point mes paroles; et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais elle est du Père qui m'a envoyé.* Jean, xiv, 24. — Il y en a donc deux, celui dont la parole est inspirée et celui qui inspire la parole. Ce dernier est le supérieur.

Jésus désigne Dieu comme celui qui lui a donné toute sa science, et auprès duquel il l'a puisée : *Celui qui est venu d'en haut est au-dessus de tous... et il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu;.... car celui que Dieu a envoyé annonce les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas l'esprit par mesure.* Jean, iv, 31, 34. *Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui était sur le sein du Père est celui qui nous l'a fait connaître.* Jean, i, 18. — Nous devons ajouter que, sous ce point de vue, la science même de Jésus a des bornes,

car il est une chose que Dieu sait, et dont il s'est réservé à lui seul la connaissance, savoir l'époque du jugement dernier. Jésus a dit lui-même : *Pour ce qui est de ce jour et de cette heure, personne ne le sait, non pas même les anges qui sont dans le ciel, ni même le Fils, mais seulement le Père.* Marc, XIII, 32. — Il y en a donc deux, celui qui voit et enseigne ce qu'il a vu, et celui qui est vu et donne la science. Ce dernier est le supérieur.

Jésus désigne Dieu comme celui qui lui a donné toute sa puissance : *En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père; car ce que celui-ci fait, le Fils le fait pareillement; car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait. Et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-là, afin que vous en soyez étonnés.* Jean, V, 19, 20. Et cette puissance a en ceci sa limite, que Jésus ne fait que ce que Dieu lui a donné à faire : *Je ne puis rien faire de moi-même,* dit Jésus. Jean, V, 30... *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a commandé.* Jean, XIV, 31. — Il y en a donc deux, celui qui agit selon qu'il en a reçu la puissance, et celui qui possède la puissance même. Ce dernier est le supérieur.

Enfin Jésus nous déclare que tout ce qu'il a, et par conséquent tout ce qu'il est, lui vient de Dieu, parce que Dieu l'aime : *Le Père aime le Fils, et lui a donné toutes choses entre les mains.* Jean, IV, 35. *Ils ont connu maintenant que tout ce que tu m'as donné vient de toi.* Jean, XVII, 7.

C) Après avoir quitté cette terre et déposé la nature humaine, au faîte même de son exaltation. — Saint Paul, dans sa première épître aux chrétiens de Corinthe, dit, à propos du jugement dernier : *Dieu a mis toutes choses sous les pieds de Jésus. Or, quand il est dit que toutes choses lui sont assujetties, il est évident,* — notez ces mots : « *il est évident,* »

il n'y a donc rien ici d'obscur ni de mystérieux, — *que celui qui lui a assujetti toutes choses est excepté. Et, quand toutes choses lui auront été assujetties, alors aussi le Fils même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.* 1 Cor., xv, 27, 28.

Il est dit que Jésus est dans le ciel *assis à la droite de Dieu* (Eph., I, 20; Col., III, 1), ou *à la droite de la puissance de Dieu* (Luc, XXII, 69), ou *à la droite de la Majesté divine.* Hébr., I, 3. Cette expression figurée fait allusion à un usage oriental, et indique que Dieu a honoré Jésus au plus haut degré en lui donnant une place à côté de Lui. Ceci nous montre, en même temps, deux êtres distincts, et Dieu comme supérieur.

Il est positivement déclaré que cette exaltation de Jésus est une récompense que Dieu a accordée à son obéissance : *Ayant paru comme un homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout autre nom....* Phil., II, 11. — Il y en a donc encore ici deux, celui qui est exalté et celui qui exalte. Ce dernier est le supérieur.

Enfin, saint Jean, dans son Apocalypse, nous représente Dieu comme siégeant seul sur le trône, et devant lui Jésus sous la forme d'un agneau. Apoc., IV, V.

II. L'Ecriture nous enseigne que Dieu et Jésus sont deux êtres distincts, et que Dieu est supérieur, non pas seulement dans les différentes phases de son existence, mais encore sans distinction de temps.

Saint Paul nous dit, relativement à l'existence de Jésus, qu'il l'a tirée de Dieu, et qu'elle lui a été donnée avant que le monde fût créé : *Il est le premier né de toute la création... il est avant toutes choses.* Col., I, 15. *Il est le commencement*

de la création de Dieu, c'est-à-dire le premier créé, celui par lequel a commencé la création de Dieu. Apoc., III, 14[1]. — Aussi Jésus déclare que Dieu est au-dessus de lui. Il avait dit : *Mon Père est plus grand que tous* (Jean, X, 29) ; il dit plus précisément : *Mon Père est plus grand que moi.* Jean, XIV, 28.

Et, par suite, non-seulement Jésus prie Dieu pour en obte-

[1] Il ressort clairement de ces déclarations que Jésus tire son existence de Dieu. Il est *le fils aîné* de la création, mais toujours *fils.* On a dit de lui qu'*il est né dans l'éternité*, attendu que le temps n'existe pour nous que depuis la création des choses, et que Jésus *existe avant toutes choses.* — Malgré ces déclarations, quelques chrétiens ont pensé que Jésus était éternel, c'est-à-dire sans commencement ni fin. Ils allèguent en faveur de leur opinion quelques passages des Ecritures ; Isaïe, IX, 15 : *On appellera son nom... Père d'éternité ;* Michée, V, 2 : *Ses issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels ;* Apoc., I, 17 ; II, 28 : *Je suis le premier et le dernier.* — Nous devons récuser ici le sens donné à ces passages, et montrer qu'il n'y a pas contradiction dans les déclarations des Ecritures. Quant à Esaïe, IX, 15, voyez l'explication de ce passage § 11, à la fin. Quant à Mich., V, 2, voici le passage dans son entier : *Et toi, Bethléem Ephrata, trop petite pour être comptée parmi les communes de Juda* (chaque tribu était divisée en plusieurs cités ou communes, et nous voyons qu'en effet la ville de Bethléem n'est pas nommée au livre de Josué parmi les communes ou villes de la tribu de Juda) ; *de toi me sortira* (ce *me* signifie pour moi, pour remplir mes vues) *celui qui dominera Israël*, et (littéralement : « Ses sorties seront d'ancienneté, des jours d'éternité. » *Ses sorties* désignent son origine, sa race, la famille dont il naîtra. Remarquez, en effet, qu'il s'agit ici de l'origine humaine et historique du Messie ; l'auteur annonce le lieu où il naîtra et la famille dont il naîtra ; de là les mots : *ses sorties seront d'ancienneté* signifient son origine d'une race ancienne, existant de tout temps, dont l'existence se perd dans la nuit des temps, comme l'on dit. Ces mots : *des jours d'éternité*, ne sont, à la manière des Hébreux, que la répétition de la même idée ; c'est comme nous disons de tout temps, de toute éternité) *il tirera son origine d'une race antique et éternelle,* à savoir de l'antique famille de David. — Quant à Apoc., I, 17, ce n'est point la mention du fait d'éternité, car l'Apocalypse la présente toujours sous la forme : *Celui qui est, qui a été et qui sera,* I, 8. Ces mots : Je suis le premier et le dernier se rapportent au fait que Jésus est le premier de la création (Apoc., III, 14), et le dernier parce que, en sa qualité de Rédempteur, il en devient le but. (Voyez à ce sujet la note A à la fin du volume.)

nir force et secours, comme toutes les créatures intelligentes de la création, mais il l'appelle même son Dieu : *Va vers mes frères,* dit Jésus à Marie après sa résurrection, *et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* Jean, xx, 17. Saint Paul écrit de même aux Ephésiens : *Je ne cesse de rendre des actions de grâce pour vous, faisant mention de vous dans mes prières, afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse.* Eph., I, 17.

Jésus va même plus loin ; il déclare que Dieu est le seul qui mérite vraiment ce nom : *C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi qui es le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ, que tu as envoyé.* Jean, XVII, 3. L'apôtre Jean redit la même chose, désignant Dieu par les mots *le vrai Dieu,* et Jésus par le nom de *Fils de Dieu : Nous savons aussi que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai Dieu, et nous sommes en ce vrai Dieu par son Fils, Jésus-Christ. C'est celui-là qui est le vrai Dieu et la vie éternelle.* 1 Jean, v, 20. (Voyez sur ce passage, § 11, 1.) Et l'apôtre Paul désigne Dieu par les mots *seul Dieu,* afin qu'on ne le confonde pas avec d'autres qui ont reçu aussi le nom de Dieu, c'est-à-dire un Dieu, un être divin : *Nous savons qu'une idole n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Car, quoiqu'il y en ait, soit dans le ciel, soit sur la terre, qui sont appelés Dieux* (voyez, par exemple, Gen., XXXI, 11, 13 ; Exod., IV, 15 ; VII, 1 ; XXI, 6 ; 1 Sam., II, 25 ; Ps. LXXXII, 1, 6), *comme, en effet, il y a plusieurs Dieux et plusieurs Seigneurs, toutefois nous n'avons qu'un seul Dieu, de qui viennent toutes choses, et nous sommes pour lui, et un seul Seigneur Jésus-Christ, par lequel sont toutes choses, et nous sommes par lui.* 1 Cor., VIII, 5, 6.

C'est dans ce même sens que saint Paul nous représente Jésus comme appartenant à Dieu, et Dieu comme le chef de

Jésus-Christ : *Toutes choses sont à vous,* écrit-il aux Corinthiens ; *et vous êtes à Christ, et Christ est à Dieu.* 1 Cor., III, 22. *Je veux que vous sachiez que Christ est le chef de tout homme, et que l'homme est le chef de la femme, et que Dieu est le chef de Christ.* 1 Cor., XI, 3.

III. Jésus-Christ ne s'est jamais donné pour être le vrai Dieu, Jehovah, le Père ; il a toujours déclaré, au contraire, qu'il était le Fils de Dieu, le Fils. S'il n'a pas repoussé la désignation de Dieu, il n'a permis qu'on la lui donnât que dans le sens où elle a été donnée à d'autres personnes, savoir d'un Dieu, un être divin. En effet :

Jésus se trouvait à Jérusalem lors de la fête de la Dédicace. Les Juifs s'attroupent autour de lui, et lui disent : *Jusqu'à quand nous tiendras-tu l'esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le-nous franchement. Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne le croyez pas.* Il appelle ensuite, en témoignage de la vérité de ses paroles contre leur incrédulité, les œuvres qu'il fait au nom de son Père. Puis il cherche à les attirer à lui en leur dénonçant le bonheur de ceux qui vivent en sa communion : *Mes brebis entendent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent. Et moi je leur donne la* VIE *éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main,* — et cela parce que *mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père,* — et par conséquent de la main de Jésus, car — *mon Père et moi nous sommes un.* Par conséquent, vouloir les arracher de la main de Jésus ce serait vouloir les arracher de la main de Dieu ; l'un est aussi impossible que l'autre, car la puissance de Christ c'est la puissance de Dieu, son Père et Lui c'est tout un. — A ces mots, les Juifs prennent des pierres pour le lapider, *à cause, disent-ils de ton blasphème, parce qu'étant homme tu te fais Dieu. Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : « J'ai dit :*

Vous êtes des Dieux? » (Citation tirée de Ps. LXXXII, 6.) *Si elle a appelé Dieux ceux à qui la parole de Dieu était adressée, et si l'Ecriture ne peut être rejetée, dites-vous que je blasphème, moi que le Père a consacré et qu'il a envoyé dans le monde, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu?* Puis il en appelle aux œuvres miraculeuses qu'il fait, comme prouvant qu'il est vraiment ce qu'il dit être, le Fils de Dieu. Jean, X, 22-40. — On voit là que Jésus ne se donne pas même le titre générique de Dieu, mais il ne le repousse point de sa personne, dans le sens, du moins, où il a été donné *à ceux à qui la parole de Dieu était adressée*, attendu que, si eux l'ont reçu, à combien plus forte raison doit-il appartenir, par excellence, au Fils de Dieu.

Nous voyons dans une autre circonstance (Jean, V, 18) qu'il est dit que *les Juifs cherchaient à le faire mourir, non-seulement parce qu'il avait violé le sabbat* — en guérissant ce jour-là un malade, — *mais encore parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu.* — Mais cette incrimination repose évidemment sur une exagération malveillante des ennemis de Jésus. (Voyez l'explication de tout ce passage § 10.) Et saint Paul rend ce témoignage qu'*étant en forme de Dieu*, — [il ne dit pas étant Dieu, Jéhovah] — *Jésus n'a pas tenu pour une proie à ravir de se faire égal à Dieu, mais qu'il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur.* Phil. II, 6.

Quand Jésus fut appelé devant le Sanhédrin, le grand sacrificateur lui dit : *Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu.* Matth., XXVI, 63. Jésus répondit qu'il était le Fils de Dieu. — Et nous voyons que, dans leur plainte à Pilate, les Juifs lui dirent : *Nous avons une loi, et selon notre loi il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.* Jean, XIX, 7. Jésus ne s'était pas donné pour être Dieu, le vrai Dieu.

Quand Jésus interroge ses disciples sur ce qu'on dit qu'il est, et leur dit à eux-mêmes : *Et vous, qui dites-vous que je suis ? — Simon Pierre, prenant la parole,* ne lui dit point qu'il est le Dieu vivant, *il dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Et c'est pour avoir si bien répondu et l'avoir si bien connu que Jésus lui dit : *Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux.* Et là-dessus Jésus lui fit les plus magnifiques promesses.

Terminons ces faits en ajoutant que c'est par là que saint Marc commence son Evangile : *Le commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu;* Marc, I, 1. C'est par là que saint Jean finit le sien : *Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la* VIE *par son nom.* Jean, XX, 31. Il nous déclare même que *quiconque confessera que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui demeure en Dieu.* 1 Jean, IV, 15.

§ 10.

1. Nous voyons par là qu'il y a bien deux êtres, deux personnes, *le Père* et *le Fils, le vrai Dieu* et *le Fils de Dieu.* Ces deux êtres sont un de cœur, d'âme et de volonté. Leur dualité ne se manifeste jamais que dans l'unité, c'est-à-dire dans l'union mutuelle la plus parfaite, basée sur l'amour le plus indissoluble, Christ fondant sans cesse sa volonté dans la volonté de Dieu. Cette unité établit donc nécessairement entre eux une certaine parité ; celui qui manifeste doit être pareil à celui qui est manifesté. (Voyez la note, page 10.)

Nous trouvons dans saint Jean (V, 18, etc.) un des prin-

cipaux entretiens où Jésus expose lui-même ses rapports avec Dieu. Le voici :

Jésus avait guéri un malade à la piscine de Beth-Hesda, et les Juifs le poursuivaient parce qu'il avait opéré ce miracle un jour de sabbat. Afin de se justifier et de les confondre, Jésus s'autorise de l'exemple de Dieu, qui, bien qu'il se fût reposé (c'est-à-dire eût cessé de créer) le septième jour, n'en *agit* pas moins en conservant et gouvernant le monde. Il leur répond donc : *Mon Père agit continuellement, et moi aussi j'agis.* Les Juifs, réduits au silence sur ce qui concerne la violation du sabbat, n'en haïssaient que plus le Sauveur, et *cherchaient d'autant plus à le faire mourir, non pas seulement parce qu'il avait* — selon eux — *violé le sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son propre Père* — et non pas le leur (Jésus, en effet, avait dit en parlant de Dieu : *Mon Père*), — *se faisant égal à Dieu,* se mettant de pair avec Lui, — et cela, parce que Jésus s'était autorisé de ce que Dieu agit continuellement, et avait dit : *Moi aussi j'agis.* On reconnaît facilement à cette incrimination l'ouvrage de la haine qui exagère et tourne tout dans le mauvais sens. Mais Jésus n'adresse aucun reproche ; il lève un peu le voile sur les rapports qui l'unissent à Dieu, et justifie par là comment il a pu dire que Dieu est son Père (sans préjudice pour les Juifs), et comment il a pu prendre l'action de Dieu comme un régulatif de la sienne, sans se faire égal à Dieu, mais en retenant seulement cette parité d'action que Dieu lui a donnée .*Jésus donc prit la parole et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père.* — Jésus commence tout de suite par annoncer sa dépendance (*il ne peut*), dépendance qui a sa base dans l'unité avec son Père, et fait que c'est le Père qui a en toutes choses l'initiative. De sorte que *le Fils ne fait rien de lui-même,* c'est-à-dire par une volonté

propre déliée de celle du Père ; *il ne fait que ce qu'il voit faire au Père*, c'est-à-dire ce qui est dans la volonté même de Dieu à laquelle il regarde, *car ce que celui-ci fait, le Fils le fait pareillement.* Ainsi leur unité se manifeste par une parité dans l'action ; le Fils fait tout ce que le Père fait, mais seulement cela et rien autre. C'est ainsi que les œuvres du Fils sont les œuvres de Dieu. *Car*, — et c'est ici la raison, le fondement de cette unité et de cette parité, — *le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait.* (C'est dans cette intimité de l'amour que le Fils puise la vue, la connaissance de la volonté et de l'œuvre de Dieu. Jésus revient souvent sur cet amour du Père. Voyez Jean, I, 18 ; III, 35 ; XV, 10 ; XVII, 24, etc.) *Et,* bien plus, *il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-là,* — que vous venez de voir, — *afin que vous en soyez étonnés.* En effet, *de même que le Père ressuscite les morts et donne la vie*, *de même* (voilà la parité) *le Fils donne la vie à qui il veut.* — Non pas cependant d'une manière arbitraire, mais d'après un jugement libre du Fils. — *Car le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils tout le jugement.* On voit par là que tout le jugement appartient originellement à Dieu, qui en confie à Jésus l'exécution, en rappelant, déjà ici-bas, à la vie certains individus, — et cela, *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père.* Par la volonté de Dieu il y a parité dans l'œuvre, et par la volonté de Dieu il doit y avoir parité dans l'hommage rendu. L'honneur à rendre au Père s'entend de soi-même ; l'honneur à rendre au Fils semble exclu par l'honneur même qu'on devait au Père. Mais les œuvres divines du Fils doivent, par la volonté de Dieu, fonder l'honneur à rendre au Fils ; dès lors, l'honneur à rendre au Père qui envoie renferme en soi l'honneur à rendre au Fils qui est envoyé ; le premier devient défectueux sans le second ; *celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.*

En vérité, en vérité je vous le dis : celui qui écoute ma parole et qui a foi en Celui qui m'a envoyé (c'est-à-dire reconnaît que ma parole est la parole de Dieu même) *a la* VIE *éternelle et n'entre point en jugement* (il n'y a point de jugement pour lui), *mais il est passé de la* MORT *à la* VIE. Voilà l'avantage du chrétien, avantage qui sera manifesté au jour du jugement dernier que Jésus exécutera.

En vérité, en vérité je vous le dis : le temps vient — et c'est maintenant (Jésus fait ici allusion aux résurrections qu'il va opérer déjà ici-bas, et qui sont une manifestation déjà donnée de cette puissance de ressusciter qu'il montrera au jour du jugement dernier dans tout son éclat) — *que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue* VIVRONT. *Car, de même que le Père possède la vie* (la vie active, la puissance vivifiante) *en lui-même, de même il a donné au Fils* (voilà toujours la parité du Fils, mais une parité voulue et établie de Dieu) *d'avoir la vie* (la puissance vivifiante) *en lui-même, et il lui a donné aussi le pouvoir d'exercer le jugement* (le jugement dernier qui est lié à la résurrection), *parce qu'il est le Fils de l'homme. Ne vous étonnez pas de ce que le temps vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix, et ils sortiront, ceux qui ont fait le bien pour la résurrection de la* VIE (c'est-à-dire du bonheur), *ceux qui auront fait le mal pour la résurrection de la condamnation. Je ne puis, moi* (voilà la personnalité), *rien faire de moi-même* (c'est-à-dire par une volonté propre et déliée de celle de Dieu, attendu qu'il y a toujours unité avec Dieu, et cela même dans ce jugement, où, comme nous l'avons vu plus haut, il est libre). *Comme j'entends* — Dieu juger — *je juge, et* (Jésus relève ici son unité et sa dépendance) *mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté* (c'est-à-dire ma volonté indépendante, désunie d'avec celle de Dieu, ma volonté en tant que volonté

d'un moi délié de Dieu; ce qui nous montre en Christ l'existence d'un moi personnel et d'une unité libre), *mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.*

Ces paroles de Jésus disent-elles autre chose que ce que nous avons dit?

2. Si l'on nous demande, comme autrefois Jésus le demanda à ses disciples : Et vous, qui dites-vous qu'est Jésus? — nous répondons qu'il est le Fils de Dieu. Ce qui signifie qu'il est un être qui est uni à Dieu d'une manière directe, surnaturelle, intime et parfaite. De sorte que *croire en Jésus*, c'est *croire en Dieu*, Jean, XII, 44; *connaître Jésus*, c'est *connaître Dieu*, Jean, XIV, 7; *ouïr Jésus*, c'est *ouïr Dieu*, Jean, XII, 49; *voir Jésus*, c'est *voir Dieu*, Jean, XII, 45; *recevoir Jésus*, c'est *recevoir Dieu*, Matth., X, 40.

Car il est, par son unité avec Lui, *l'image de Dieu*, 2 Cor., IV, 4; *l'image* visible *du Dieu invisible*, Col., I, 15; c'est-à-dire que, pour celui qui le contemple, c'est comme s'il contemplait Dieu lui-même. *Celui qui l'a vu a vu le Père, car il est en son Père et son Père est en lui;* Jean, XIV, 9, 10; il est *le reflet de la gloire de Dieu, l'empreinte de sa personne;* Hébr., I, 2, 3. La Divinité se fait ainsi connaître dans et par l'humanité; de sorte que la volonté de Jésus n'est autre pour nous que la volonté de Dieu, la parole de Jésus n'est autre que la parole même de Dieu; tout ce que Jésus a dit, enseigné et promis est réellement parole, enseignement et promesse de Dieu même. *Dieu s'est* ainsi *révélé dans la chair*, 1 Tim., III, 16, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

3. Ce qui distingue Jésus-Christ des autres hommes, des prophètes, des anges, c'est son unité avec Dieu, c'est sa qualité de *Fils de Dieu;* Hébr., I, 1. C'est elle qui en fait un être à part, unique, supérieur aux hommes, aux prophètes, aux anges, Hébr., I, 4, et fait qu'il est Dieu, un être divin : *Au commencement était la Parole, la Parole était près de*

Dieu, et la Parole était Dieu; Jean, I, 1 (voyez encore Jean, X, 22-40). — Et Jésus est Dieu par excellence à tous ceux qui ont reçu ce titre (voyez, par exemple, Gen., XXXI, 11-13; Exod., IV, 15; VII, 1; XXI, 6; 1 Sam., II, 25; Ps. LXXXII, 6); *car toute la plénitude de la Divinité a habité corporellement en lui*, Col., II, 9, *Dieu ne lui donnant pas son esprit par mesure;* Jean, IV, 34 [1].

La divinité de Jésus repose donc, comme il le dit lui-même, Jean, X, 22-40, sur cette qualité d'être *le Fils de Dieu, le Fils unique* ou *bien-aimé de Dieu, le Fils* par excellence. C'est pour cela qu'il est le Seigneur, notre seul Seigneur : *Nous n'avons qu'un seul Dieu, qui est le Père,... et qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ.* 1 Cor., VIII, 6. *Que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père.* Phil., II, 11 [2].

[1] C'est afin de mettre la Divinité du Sauveur en relief, et rendre saillante, sous ce point de vue, l'excellence de Jésus sur tous les autres hommes, que, dans le langage théologique, on l'a désigné par le nom de *Homme-Dieu.* D'autre part, afin de différencier sa Divinité de celle du Père, qui est première, originelle, absolue, tandis que celle du Fils est seconde, dérivée, relative, on a désigné le Fils par les noms de *Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu, Lumière de Lumière*, etc. — Nous laissons à la théologie son langage, dont nous n'avons que faire. La simplicité et la clarté de la parole de Dieu sont bien supérieures.

[2] C'est parce que le titre de Fils de Dieu est le titre caractéristique de Jésus que, dans le langage ordinaire, on désigne *Jésus*, exclusivement à tout autre, par le nom de *Fils de Dieu,* tandis qu'on désigne *le Père*, *l'Etre absolu,* exclusivement à tout autre, par le nom de *Dieu*, *le vrai Dieu, le seul Dieu*, *le Dieu vivant.* Jésus a toujours fait ainsi, et les écrivains sacrés pareillement. De cette manière le mot de *Dieu* n'est guère usité, dans le langage ordinaire, que dans le sens absolu. Aussi, quand plusieurs personnes disent que *Jésus n'est pas Dieu*, elles ne veulent pas dire qu'il n'est pas dieu dans le sens relatif et comme son titre de Fils de Dieu, son unité avec Dieu le font dieu, elles veulent seulement dire qu'il n'est pas Dieu dans le sens absolu, c'est-à-dire qu'il n'est pas le Père. Elles nient l'identité du Père et du Fils, tout en affirmant leur unité ; il faut toujours prendre garde à ces formes du langage.



§ 11.

Cependant plusieurs chrétiens insistent, et pensent que l'Ecriture sainte enseigne que Dieu et Jésus sont un seul et même être, qu'il y a identité et non pas unité. — Il est difficile de comprendre et de dire comment, avec cette idée, ils expliquent, en même temps, et retiennent les différences que l'Ecriture pose si nettement entre ces deux êtres. Mais, comme ils allèguent à l'appui de leur opinion un certain nombre de passages de l'Ecriture, il ne sera pas hors de propos d'en indiquer ici le véritable sens[1].

[1] Nous devons remarquer que, lorsqu'on s'éloigne de la vérité, même par une exagération qui semble au premier coup d'œil relever un individu ou une chose, il est toujours un point où la vérité est blessée et où, par conséquent, on rabaisse et déprécie. C'est ce qui arrive précisément ici à ceux qui pensent que Jésus c'est Dieu lui-même, un seul et même. Au premier coup d'œil, cela semble relever Jésus, si bien que le fait de l'envisager comme *un* avec Dieu (non identique) apparaît comme une croyance qui ôte quelque chose au Sauveur, et le rabaisse. Mais ce n'est là qu'une apparence trompeuse, et il faut y prendre garde; car, voyez sous quel jour ce serait le présenter: que signifierait ce silence de Jésus qui n'a jamais dit qu'il fût le Dieu suprême, mais a toujours répété qu'il était le Fils de ce Dieu qu'il appelait son Père, et a loué l'apôtre saint Pierre d'avoir si bien su comprendre qu'il était le Fils de Dieu? Que signifierait cette manière de parler toujours de Dieu comme d'un autre, comme d'un être qui l'a envoyé, qui l'aime, qui lui a donné sa science, sa puissance, sa gloire; comme d'un être qui est plus grand que lui, qui sait ce que lui-même ignore, dont il doit faire la volonté, quand, en réalité, il est ce Dieu lui-même, et que, finalement, c'est lui-même qui s'est donné sa science, etc., etc.? Que signifierait cette manière de prier Dieu et de le prier en levant les yeux au ciel (Jean, XI, 21), quand Jésus sait qu'il est lui-même ce Dieu à qui il s'adresse et qu'il n'est pas au ciel? — Ne serait-ce pas là, non pas mystère, mais simagrée et hypocrisie; car, pour ce qu'on a dit qu'il agit ainsi afin d'apprendre aux hommes à prier, nous demandons depuis quand la fin justifie les moyens? Enfin que comprendre aux souffrances du Sauveur? Il faudra croire,

On cite :

1 Jean, I, 1 : *Au commencement était la Parole, la Parole était près de Dieu, et la Parole était Dieu.* — Quand on lit ainsi en français, il semble que le second mot *Dieu* soit le même que le premier ; alors, on dit : Voyez ; il est écrit que la Parole est Dieu lui-même. C'est là qu'est l'erreur, car il n'en est pas ainsi dans l'original grec. L'article grec, qui manque au second mot *Dieu,* nous indique qu'il s'agit d'un nom générique et non pas d'un nom d'individu. C'est ce qui s'indique en mettant une minuscule, comme ceci : *Et la Parole était dieu.* Et voici le sens : *Au commencement,* c'est-à-dire à l'origine même des choses, *existait la Parole, elle était près de Dieu,* le vrai Dieu, Jéhovah, — donc elle était autre que Dieu, Jéhovah, — *et la Parole était dieu,* c'est-à-dire un Dieu, un Être divin. C'est dans le même sens, quoique dans un degré inférieur, que l'Ecriture a donné ce nom à des Juges (Exode, XXI, 6 ; 1 Sam., II, 25 ; Ps. LXXXII, 6), à Moïse (Exod., IV, 16 ; VII, 1), aux Anges (Ps. VIII, 6 ; Gen., XXXI, 11-13, etc.). Nous avons vu que c'était dans ce même sens que Jésus n'avait pas repoussé la qualification de Dieu. Jean, X, 22-40 (voyez § 9, III). Ainsi ce passage, bien loin de contredire ce que nous avons enseigné jusqu'ici, en est au contraire une confirmation.

Jean, XX, 28. C'est l'histoire de Thomas incrédule devenant croyant. Il touche les blessures du Sauveur et s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu !* — Vous voyez, dit-on, que Thomas appelle Jésus *son Seigneur et son Dieu,* donc il est bien Dieu lui-même. — Nous pensons que cette interprétation est vicieuse. En effet, Thomas refuse de croire, sur parole, les

comme quelques-uns l'ont cru, ou que Dieu souffre ! ou que ces souffrances n'ont été qu'apparentes ! ce qui est également contraire à la parole de Dieu, etc., etc.

disciples qui lui disent avoir vu le Sauveur : pour lui, il ne croira que quand il l'aura vu de ses yeux, qu'il aura touché les cicatrices. Huit jours après le Sauveur se présente. *Il dit à Thomas : Mets ici ton doigt et regarde mes mains ; avance aussi ta main et la mets dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais crois. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu !* — Ces mots sont-ils autre chose, nous le demandons, qu'une exclamation arrachée par la merveille de la résurrection de Jésus-Christ, qui est si grande qu'elle fait remonter le sentiment de Thomas jusqu'à Dieu, de qui vient l'extraordinaire, comme dans ces exclamations usitées aussi chez nous : Mon Dieu ! ou Seigneur Dieu ! Aussi Jésus profite de cette expression de la conviction où se trouve Thomas, que celui qui est là devant lui est bien le Jésus crucifié et enseveli, pour lui reprocher amicalement sa difficulté à croire ; il lui dit : *Parce que tu as vu, tu as cru* (tu as cru que j'étais bien le Seigneur Jésus qu'on avait crucifié) ; *heureux ceux qui ont cru sans avoir vu.*

1 Jean, v, 7, 8 : *Il y en a trois qui rendent témoignage* [au ciel : le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un. Il y en a aussi trois qui rendent témoignage sur la terre] : *l'esprit, l'eau et le sang...*, etc. Disons tout de suite que la partie entre crochets n'appartient pas au livre saint, et n'est qu'une interpolation. Les savants sont unanimes sur ce point.

1 Jean, v, 20 : *Nous savons aussi que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai Dieu, et nous sommes en ce vrai Dieu par son Fils Jésus-Christ. Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle.* On rapporte les derniers mots : Celui-ci est le vrai Dieu..., etc., au dernier nommé Jésus-Christ, et l'on conclut en disant : Voyez, Jésus-Christ est appelé le vrai Dieu ! — Nous répondons à cela que ces derniers mots ne se rapportent pas à Jésus-

Christ. En effet, saint Jean vous dit que *le Fils de Dieu* (voilà Jésus-Christ) *est venu, et nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai Dieu* (évidemment ceci désigne un autre que Jésus-Christ, c'est Jéhovah, Dieu), *et nous sommes en ce vrai Dieu par le Fils* même *de ce vrai Dieu, savoir Jésus-Christ.* Jésus est donc, non ce vrai Dieu, mais le Fils de ce vrai Dieu. Ne résulte-t-il pas clairement de là que la petite phrase qui suit ne se rapporte pas à Jésus-Christ, et doit se traduire comme ceci : *Celui-là est le vrai Dieu et la vie éternelle,* c'est-à-dire *c'est celui-là qui est...,* etc. Ce qui induit ici en erreur, c'est que cette petite phrase de la fin est immédiatement après le nom de Jésus-Christ. Mais cela ne fait rien, on peut le voir par cet autre exemple tiré de saint Jean, où il n'y a certes pas lieu à équivoque, et où l'expression grecque est la même : *Car plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde qui ne confessent pas Jésus-Christ venu en chair. Celui-là est un séducteur et un Ante-Christ.* 2 Jean, 7. Il ne viendra certainement à l'idée de personne de traduire par *celui-ci,* et de rapporter la petite phrase à Jésus-Christ. — Ce passage confirme donc aussi ce que nous avons enseigné.

Act., xx, 28 : *Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Eglise de Dieu, qu'il a acquise par son propre sang.* — Ce texte doit être rejeté, et l'on doit lire :... *pour paître l'Eglise du Seigneur, qu'il s'est acquise par son propre sang.*

Rom., IX, 5... *Christ est Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. Amen.* Voilà, dit-on, Christ appelé Dieu béni éternellement. — Ce passage est mal traduit, et par conséquent présente un faux sens. Il faut traduire : *Car je souhaiterais,* c'est saint Paul qui parle, *d'être moi-même maudit, séparé de Christ, pour mes frères, mes parents selon la*

chair, qui sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les promesses, les patriarches, et d'où est sorti, pour la chair du moins, le Christ, qui est au-dessus de tout. Dieu en soit éternellement béni. Amen. — Nous voyons que saint Paul énumère tous les priviléges dont ont été honorés les Juifs, et le plus grand de tous, c'est que d'eux doit sortir celui qui est au-dessus de tout, le Messie. Puis il termine par des actions de grâce pour Dieu, qui est l'auteur de toutes ces bénédictions. — D'autres traduisent comme ceci :... *les patriarches, et d'où est sorti le Christ, du moins pour la chair. Celui qui est au-dessus de toutes choses, Dieu, en soit éternellement béni. Amen.* Cette dernière manière est celle de presque tous les Pères de l'Eglise.

2 Cor., v, 19 : *Car Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui-même...* On dit, puisque Dieu était en Christ, alors Christ était Dieu. — En vérité, nous ne croyons pas que cela puisse être entendu ainsi, car alors, comme nous lisons : *Les paroles que je dis je ne les dis pas de moi-même, mais le Père qui demeure en moi est celui qui fait les œuvres que je fais. Croyez-moi, je suis en mon Père et mon Père est en moi.* Jean, XIV, 10, 11. *En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et que vous êtes en moi, et que je suis en vous.* Jean, XIV, 20. Il résulterait de là que Jésus est Dieu, et que les disciples sont Jésus. Ce qu'on ne saurait admettre. L'expression *être en quelqu'un* désigne cette *unité* dont nous avons parlé § 9, note de la page 10, et non pas une *identité.* — D'ailleurs, disons que ce passage traduit ainsi est mal traduit. Il faut lire : *Car Dieu réconciliait* (c'est le sens grec du : *était... réconciliant*) *par Christ* (le grec met : *en* Christ parce que Christ est la base et le fondement de la réconciliation) *le monde avec lui-même, en ne leur imputant pas leurs péchés.*

Phil., II, 6 : *Ayez les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus, lequel, étant en forme de Dieu, n'a point regardé comme*

une usurpation d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti.... Vous voyez, dit-on, que ce n'est pas pour Christ une usurpation d'être égal à Dieu, donc il est bien Dieu lui-même. — Ce passage est mal traduit, voici la véritable traduction : *Ayez les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus, qui, bien qu'il fût en forme de Dieu, n'a pas tenu, pour une proie à ravir, l'égalité avec Dieu, mais s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur....* Voici le sens : saint Paul prie les Philippiens de ne pas se laisser aller à des sentiments *de vaine gloire*, sentiments mauvais qui les font tendre à ce qui est au-dessus d'eux, mais plutôt de se conduire par des sentiments modestes, en s'estimant au-dessous de ce qu'ils valent réellement, et en tenant ainsi les autres pour plus excellents qu'eux-mêmes. L'apôtre les y engage en leur donnant pour modèle Jésus-Christ, *lui qui étant,* — non pas Dieu, mais — *en forme de Dieu*, par la puissance, la science, etc., qu'il possédait, ne s'est pas laissé aller à des sentiments de vaine gloire, en tendant à ce qui seul était au-dessus de lui, *en tenant l'égalité avec Dieu pour une proie à ravir,* mais qui, au contraire, s'est conduit par des sentiments modestes, en ne gardant pas le même rang qu'il pouvait occuper, *en s'anéantissant lui-même, en prenant la forme de serviteur, en se rendant semblable aux hommes... c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé...* — Ce passage confirme bien pleinement ce que l'Ecriture a toujours enseigné.

1 Tim., III, 16 : *Et certainement le mystère de piété est grand : Dieu a été manifesté en chair...* On voit encore dans ce passage la preuve que Jésus est le Dieu vivant. Nous devons d'abord dire que le texte même de l'Ecriture est douteux, attendu que, parmi les manuscrits, les uns portent *Dieu,* les autres portent *lequel* (*qui* et *quod*). Cependant, en conservant cette première manière, que nous tenons pour la meilleure, qu'est-ce que signifient ces mots : *Dieu a été ma-*

nifesté, c'est-à-dire révélé, s'est fait connaître *en la chair?* — N'est-ce pas ceci ? C'est que *Dieu, qui avait été manifesté dans le monde*, c'est-à-dire s'était fait connaître, révélé dans les choses, dans la création (révélation naturelle. Rom., I, 19, 20), *a été* aussi *manifesté dans la chair*, c'est-à-dire s'est fait connaître, s'est révélé dans la chair, dans l'humanité par Jésus-Christ (révélation surnaturelle). C'est là *le grand mystère de piété, qui*, comme le dit saint Paul aux Romains, *a été caché pendant plusieurs siècles, et maintenant manifesté.* Il est difficile de comprendre comment ces paroles peuvent signifier que Jésus est le Dieu vivant, d'autant plus que saint Jean nous dit péremptoirement que c'est *Jésus*, — et non Dieu, — *qui est venu en la chair;* 1 Jean, IV, 2, 3; elles signifient seulement que Dieu nous est devenu manifeste en Jésus, qu'en Jésus se trouve une révélation de Dieu, et cela est facile à comprendre, car il est *l'image* visible *du Dieu invisible.*

Tite, II, 13.... *En attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ...* Il semble là que Jésus soit appelé *Grand Dieu et Sauveur;* mais il y a encore ici une faute de traduction. Voici le passage entier : *La grâce de Dieu a été manifestée, et elle nous enseigne qu'en renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions, dans le siècle présent, dans la tempérance, la justice et la piété, en attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ.* Calvin traduit de même; saint Paul désigne du nom de *gloire de Dieu*, ou *gloire qui vient de Dieu*, et ici *de gloire de notre grand Dieu*, la félicité éternelle, le bonheur à venir (de même Rom., III, 23; V, 1, etc.). L'apparition de cette *gloire de Dieu* aura lieu avec l'apparition future de notre Sauveur Jésus-Christ. De sorte que ces derniers mots reviennent à ceci : *attendant l'apparition du*

bonheur éternel et (l'apparition) *de notre Sauveur Jésus-Christ.*

2. Telles sont les citations, tirées uniquement du Nouveau-Testament, sur lesquelles on s'appuie ordinairement pour montrer que Jésus-Christ est désigné dans l'Ecriture par le nom même de *Dieu*, Jéhovah. A côté de ces passages s'en trouvent d'autres, qui sont tirés de l'Ancien-Testament et appliqués dans le Nouveau à Jésus-Christ. On s'en sert aussi pour conclure que Jésus-Christ c'est Dieu lui-même. — Nous devons dire à cet égard qu'il faut prendre garde aux citations, qui sont des *prophéties pures*, et à celles qui sont *typiques*. Ces dernières sont plutôt analogiques, et ne permettent pas le transport tel quel du sens de l'original sur l'individu à qui on applique la citation. Ainsi, par exemple, saint Matthieu nous dit : *Joseph... prit le petit enfant* (Jésus) *et sa mère, et se retira en Egypte ; et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode. C'est ainsi que s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par un prophète : J'ai appelé mon Fils d'Egypte ;* Matth., II, 14, 15. Il est évident que saint Matthieu entend ici par *mon Fils* le Sauveur Jésus. — Si nous ouvrons le livre d'Osée, où se trouve le passage cité, nous lisons : *Quand Israël était jeune enfant, je l'aimai et l'appelai mon Fils d'Egypte ;* Osée, XI, 1. Il est évident que, dans ce passage, *mon Fils* désigne le peuple juif. Ce passage est donc appliqué par saint Matthieu d'une manière typique à Jésus-Christ ; l'appel du peuple juif d'Egypte est un type de celui du Sauveur, et il serait absurde de vouloir conclure de cette citation que Jésus et le peuple juif sont un seul et même individu. Or, c'est précisément là ce qu'on fait dans les citations de l'Ancien-Testatement, d'où l'on veut conclure que Jésus c'est Dieu lui-même ; ce sont presque toutes des citations typiques.

Matth., I, 20-23 : *Un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains point de*

prendre Marie pour ta femme, car ce qu'elle a conçu vient du Saint-Esprit, et elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Or, tout cela arriva afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait dit par le prophète : Voici une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on le nommera Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec nous. Alors on dit : Jésus c'est *Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec nous;* donc Jésus est Dieu. Mais nous devons faire remarquer que jamais Jésus n'a reçu le nom d'*Emmanuel,* que l'Ange dit même que c'est *Jésus* qu'il doit s'appeler et non Emmanuel. Ce n'est donc pas d'une manière littérale que Jésus est nommé Emmanuel, mais d'une manière spirituelle. Ce passage s'applique typiquement à Jésus. Il est *Dieu avec nous*, parce que, ensuite de son unité avec Dieu, *Dieu est en lui*, Jean, XIV, 11, et non parce que Dieu et Jésus sont identiques, un seul et même être.

Jean, XIX, 37 : L'évangéliste vient de raconter que les soldats ayant trouvé Jésus mort sur la croix ne lui rompirent pas les membres, mais que l'un d'eux lui perça le côté d'un coup de lance; puis il ajoute que *cela arriva afin que l'Ecriture fût accomplie : Aucun de ses os ne sera rompu. Et ailleurs l'Ecriture dit : Ils verront celui qu'ils ont percé.* — La première citation : *Aucun de ses os ne sera rompu,* est tirée de Exode, XII, 46, ou de Nomb., IX, 12. Dans ces deux passages, il s'agit de l'agneau pascal, et défense est faite de lui rompre aucun os. Dans saint Jean il s'agit de Jésus qui, évidemment, n'est pas réellement et historiquement un agneau tué et mangé au festin de la Pâque. Cette difficulté est levée et l'accord renaît quand on prend la chose typiquement. L'agneau pascal était en un certain sens un type de Jésus, et ce n'est que typiquement que le passage des Ecritures lui peut être appliqué. — La seconde citation est tirée de Zacharie, XII, 10 : *Je répandrai sur la maison de David et sur*

les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication, et ils regarderont à moi qu'ils auront percé, et ils mèneront deuil sur lui comme on le mène pour un fils unique, et ils pleureront avec amertume comme on pleure avec amertume un premier né. Dans le passage de Zacharie, il s'agit de l'*Eternel* qu'ils auront percé; dans saint Jean, il s'agit de *Jésus* qui est percé : de là on conclut que Jésus c'est l'Eternel. Mais est-on autorisé à raisonner ainsi? Parce que Jean parle de Jésus en lui appliquant le passage que Moïse applique à l'agneau pascal, a-t-on été autorisé à conclure que Jésus est historiquement et réellement un agneau d'un an, immolé à la nuit tombante, rôti et mangé par la famille israélite, sans que ses os soient rompus? Si Zacharie parle de l'Eternel, tandis que saint Jean parle de Jésus, cela élève évidemment une difficulté, car les auteurs sacrés paraissent diverger au lieu d'être d'accord; mais qu'est-ce qui nous autorise à trancher la difficulté en niant la divergence entre le prophète et saint Jean, divergence qui est évidente, et en posant de notre chef une identité entre Jésus et l'Eternel, identité qui est précisément ce qu'il faudrait prouver? Ne serait-ce pas là faire violence aux faits? Au reste, la difficulté est ici plus apparente que réelle. On sait que l'Eternel se personnifie souvent dans la personne de son prophète (le Nouveau-Testament le dit même, Marc, IX, 37; Luc, X, 16). C'est évident ici, car comment *percer* et *tuer* l'Eternel? Ainsi le passage de Zacharie signifie ceci : *Ils regarderont à moi* (l'Eternel) *qu'ils auront percé* (dans la personne de mon prophète), *et ils mèneront deuil sur lui....* etc. L'Eternel se représente comme un être percé et tué, pour lequel on prend le deuil, et sur la mort duquel on pleure, parce qu'on a percé et tué celui qui était son représentant. Ainsi Zacharie et Jean sont parfaitement d'accord, et l'Ecriture se trouve bien accomplie comme le dit saint Jean.

1 Cor., x, 1-11 : *Mes frères, je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères ont tous été sous la nuée, et qu'ils ont tous passé au travers de la mer, 2. et qu'ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer — et qu'ils ont tous mangé de la même viande spirituelle, et qu'ils ont tous bu du même breuvage spirituel, car ils buvaient de l'eau du rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était Christ.* 5. *Mais Dieu n'a point mis son affection en la plupart d'entre eux, car ils tombèrent morts dans le désert. Or, ces choses ont été des types pour nous, afin que nous ne désirions pas de mauvaises choses comme ils en désirèrent, et que nous ne devenions point idolâtres comme quelques-uns d'eux....* 8. *et que nous ne commettions point de fornications comme quelques-uns en commirent....* 9. *et que nous ne tentions point Christ, comme quelques-uns d'eux le tentèrent, et ils périrent par les serpents... Toutes ces choses leur arrivèrent pour servir de types, et elles sont écrites pour nous instruire, nous qui sommes arrivés aux derniers temps.* On rapproche ce passage de Ex., XVII, 2-7. *Et le peuple querella Moïse et lui dirent : Donnez-nous de l'eau pour boire; et Moïse leur dit : Pourquoi me querellez-vous? pourquoi tentez-vous l'Eternel?* — Et de Nomb., XXI, 6 : *L'Eternel envoya sur le peuple des serpents venimeux qui mordaient tellement le peuple qu'il en mourût un grand nombre de ceux d'Israël.* Comme dans ce rapprochement on voit qu'il est dit d'une part : *Ils tentèrent Christ,* et de l'autre : *Ils tentèrent l'Eternel,* on en conclut que Christ est l'Eternel.

Mais est-on autorisé à comparer et à conclure de cette manière! Est-il bien vrai que, dans le récit de Moïse, il s'agisse de Christ? Cette conclusion n'est-elle pas plutôt une conclusion qu'on tire faussement, parce que l'on comprend mal les paroles de saint Paul aux Corinthiens? Car, en conclura-t-on aussi que *Jésus-Christ était réellement le rocher d'Horeb!* et,

par conséquent, que l'*Eternel n'est pas autre chose que le roi d'Horeb?* — Non, sans doute. Tout cela vient de ce qu'on agit sans bien connaître ce que dit saint Paul, comme nous allons le montrer.

Saint Paul (au vers. 1) s'appuie de l'histoire du peuple juif. Il part de la connaissance générale du fait historique que tous ont été sous la nuée, que tous ont passé à travers la mer. Ils ont tous été nourris de la même nourriture au désert et ont bu de la même boisson (l'eau du rocher d'Horeb). Ce sont là les faits historiques connus de Paul et de ses lecteurs. — Paul spiritualise et idéalise ces faits, c'est-à-dire, au lieu de leur donner leur seule *réalité historique*, *matérielle*, il leur prête une *réalité idéale*, *spirituelle*. Ainsi le fait d'avoir été sous la nuée et dans la mer devient un baptême. La viande du désert devient une viande spirituelle, l'eau du rocher une eau spirituelle. — Est-ce que l'Ancien-Testament dit cela? Est-ce que le passage de la mer Rouge et le séjour sous la nuée sont en soi réellement un baptême? La viande que les Hébreux mangèrent était-elle — non de la viande, mais — une nourriture spirituelle, et l'eau du rocher était-il — non pas de la véritable eau, mais — une boisson spirituelle? — Non, sans doute. Mais saint Paul saisit des points de ressemblance entre ces choses : — [La position de l'Hébreu dans l'eau et sous la nuée ressemble à la position du néophyte dans les eaux du baptême, et, par suite de cette ressemblance, Paul transporte figurément au premier la signification spirituelle qui appartient proprement au second. La viande qui nourrit le corps trouve son analogue dans l'aliment qui nourrit l'âme; la boisson, qui apaise la soif du corps, ressemble à la boisson qui rafraîchit l'âme, en vertu de l'analogie et de la ressemblance des besoins.] — Et, en vertu de ces points de ressemblance, Paul idéalise, c'est-à-dire transporte dans le monde spirituel ce

qui appartient au monde historique et matériel. Ces faits une fois placés dans cette nouvelle sphère, alors la position du chrétien et celle du Juif sont identiques. Les Hébreux ont été baptisés en Moïse sous la nue et dans l'eau de la mer; les Chrétiens ont été baptisés en Christ dans l'eau; les Hébreux ont mangé de la viande spirituelle et bu de l'eau spirituelle; les Chrétiens ont bu aussi du breuvage spirituel. Les positions des Chrétiens et des Hébreux une fois assimilées, Paul peut assimiler aussi la fin du fait historique; car, les positions étant les mêmes, ce qui est arrivé aux Hébreux peut aussi arriver aux Chrétiens; de sorte que (vers. 5), *de même que Dieu n'a pas mis son affection en la plupart d'entre eux* (Hébreux), *et qu'ils tombèrent morts au désert, de même nous aussi* (Chrétiens) *nous serons punis, si, comme eux, nous désirons de mauvaises choses... Ne soyons donc pas idolâtres comme eux... ne commettons pas de fornications comme eux en commirent... ne tentons point le Christ* (historique) *comme eux le tentèrent* (non pas le Christ historique, mais le Christ spirituel, idéal, car c'est en passant de l'historique à l'idéal que Paul a établi la ressemblance), *et ils périrent par les serpents....*

N'est-il pas tout simple que Paul, qui spiritualise ainsi tout ce qui arrive historiquement aux Hébreux, pour l'appliquer à la position spirituelle des chrétiens, idéalise aussi le rocher d'où jaillissait l'eau, et dise que *ce rocher était Christ,* puisque l'eau spirituelle est posée la même pour les Hébreux et les Chrétiens? Mais, comme on le voit, tout cela a une vérité typique, idéale, et non pas historique. De même que le passage des Hébreux dans l'eau n'est pas historiquement un véritable baptême, de même que la viande mangée au désert n'est pas historiquement une viande spirituelle, et que l'eau bue n'est pas historiquement une eau spirituelle, ainsi *le rocher* n'est pas historiquement *Christ*, tout cela ne l'est qu'idéalement, spirituellement. Ainsi, il nous semble résul-

ter clairement de tout ceci que c'est à grand tort que, rapprochant ce que saint Paul dit ici de Christ, *idéalement* et *spirituellement*, de ce qui est dit *historiquement* dans Exode, XVII, 2, 7, et Nombre, XXI, 6, on en veut conclure l'identité de Christ et de l'Eternel; car, comme le dit Paul lui-même, *toutes ces choses leur arrivèrent pour servir de types, et elles sont écrites pour nous instruire, nous qui sommes arrivés aux derniers temps.*

Hébr., I, 8, 9 : *Mais, à l'égard du Fils, il dit : O Dieu, ton trône subsiste aux siècles des siècles. Le sceptre de ta puissance est un sceptre d'équité. Tu as aimé la justice et tu as haï l'iniquité. C'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile de joie plus que tous tes semblables.* Vous voyez, dit-on, que Jésus-Christ est bien appelé ici *Dieu;* il est donc bien le vrai Dieu, Jéhovah. — A cela nous répondons qu'on commet ordinairement, en citant ces paroles, deux fautes : la première, c'est de les sortir de la suite des idées de l'épître; la seconde, c'est de considérer comme prophéties directes des citations qui ne s'appliquent à Jésus que d'une manière typique.

En effet, l'auteur de l'épître aux Hébreux commence par déclarer que *Dieu, ayant autrefois parlé à nos pères en divers temps et en diverses manières, par les prophètes, nous a parlé en ces derniers temps,* — non pas par Lui-même, mais — *par son Fils.* Puis vient l'éloge de ce Fils : *Dieu l'a établi héritier de toutes choses* (tout ce qu'a le Fils, c'est donc Dieu qui le lui a donné), *c'est par lui qu'il a fait le monde. Il est le reflet de sa gloire, l'empreinte de sa personne; il soutient tout par sa puissante parole; après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la majesté divine, dans les lieux très-hauts.* Cela fait, l'auteur de l'épître nous déclare (vers. 4) *que Jésus est d'autant plus grand que les anges qu'il a hérité d'un nom plus excellent que le leur.*

Voilà sa thèse. Il prouve son dire en déclarant : 1° qu'aucun ange n'a reçu le nom de Fils (vers. 5) ; 2° que les anges ont, par l'ordre de Dieu, rendu hommage à Jésus entrant dans le monde (vers. 6) ; 3° que la manière dont Dieu parle de Jésus-Christ est différente de celle dont il parle des anges, et lui est supérieure (vers. 7-14). — De là l'auteur conclut (II, 1) que, puisque Jésus-Christ est supérieur aux anges, *nous devons faire plus attention à ses paroles* qu'à celles des anges. *Car si la parole annoncée par les anges,* savoir l'Ancien-Testament, *a eu son accomplissement,* à combien plus forte raison *la parole annoncée par le Fils de Dieu, et par les apôtres après lui,* aura-t-elle aussi le sien, *Dieu lui-même appuyant leur témoignage par des prodiges...,* etc. Voilà le contexte. Or, nous demandons si ce n'est pas aller contre l'intention bien positive de l'auteur que de conclure, des passages dont il se sert pour prouver que Jésus est le Fils de Dieu, que Jésus est, non pas le Fils de Dieu, mais ce Dieu même ? Voilà la première faute.

Si maintenant nous entrons dans le détail du raisonnement, nous verrons qu'on commet la seconde faute en prenant d'une manière prophétique directe des passages qui s'appliquent typiquement à Jésus, et en leur faisant dire ainsi plus qu'ils ne disent réellement au sens même de l'auteur de l'épître.

En effet, l'auteur pose (vers. 4) comme thèse que Jésus est d'autant plus grand que les anges qu'il a hérité d'un nom plus excellent que le leur. Pour démontrer cette thèse, il donne trois preuves : 1° on n'a jamais donné aux anges le nom de Fils. *En effet,* dit l'auteur de l'épître, *auquel des anges a-t-il jamais dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui? Et encore : Je lui servirai de Père, et il me servira de Fils?* — Remarquons que ceci ne se peut prendre à la lettre, d'une manière absolue, car nous avons vu (§ 8) que

le nom de Fils de Dieu a été donné, non-seulement aux anges, mais à des hommes pieux. Bien plus, si nous recherchons le sens de ces citations dans l'Ancien-Testament, il saute aux yeux que la seconde, par exemple (tirée de 2 Sam., VII, 14), est appliquée directement à Salomon, de sorte qu'elle ne s'applique à Jésus-Christ que comme type de ce qu'il devait être et a été, comme étant *le Fils par excellence* à tout autre, mais non pas d'une manière absolue. C'est en ce sens que ce nom donné à Jésus le rend supérieur à tous ceux qui l'ont reçu, même aux anges; il est le Fils par excellence. — 2° Les anges ont rendu hommage à Jésus entrant dans le monde, en se prosternant devant lui : *Et encore, quand il* (Dieu) *introduit son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu se prosternent devant lui.* Il est difficile de dire avec certitude à quel fait ceci fait allusion; nous nous bornons à remarquer que Jésus apparaît encore ici supérieur aux anges qui lui rendent hommage, et inférieur à Dieu, qui l'introduit et ordonne que cet hommage lui soit rendu. — 3° Enfin la manière différente dont Dieu, dans l'Ecriture, parle des anges et de son Fils : *Et, à l'égard des anges, Dieu dit* (dans l'Ecriture) : *Celui qui fait des vents ses anges, et des flammes de feu ses ministres. Mais, à l'égard du Fils,* il dit : *O Dieu, ton trône subsiste aux siècles des siècles. Le sceptre de ta puissance est un sceptre d'équité. Tu as aimé la justice, et tu as haï l'iniquité. C'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile de réjouissance plus que tous tes semblables.* Il est évident que les mots *ô Dieu* n'ont pas d'autre sens que celui de *ô être divin,* ce qui n'a rien de surprenant, car nous avons déjà vu (§ 9, III, et § 10, 3) que cette désignation appartient aussi à Jésus. Ils ne signifient nullement que Jésus est le Dieu vivant, Jéhovah lui-même, car c'est Dieu, Jéhovah, qui dit à Jésus : *O Dieu,...* de plus, il se donne Lui pour son Dieu, car il y a : *O Dieu, ton Dieu*

t'a oint..., etc.; enfin il lui parle de *ses semblables.* D'ailleurs cette citation est tirée du Ps. XLV, 7; or, ce psaume est un cantique nuptial en l'honneur du roi, qui y est lui-même appelé Dieu, de sorte que ce n'est que typiquement qu'il s'applique à Jésus. — L'auteur de l'épître continue de citer l'Ancien-Testament de la même manière, en appliquant typiquement à Jésus-Christ des passages qui sont appliqués à Dieu dans l'Ancien-Testament, et cela pour montrer, non qu'il est Dieu lui-même, mais qu'il est supérieur aux anges : *Et* Dieu dit ailleurs : *C'est toi, Seigneur, qui au commencemencement as fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais tu demeures, et ils vieilliront tous comme un vêtement. Tu les enrouleras comme un manteau, et ils seront changés; mais toi tu es le même, et tes années ne finiront point.* (Citation de Ps. CII, 26-28.) — *Or, auquel des anges a-t-il jamais dit : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis le marche-pied de tes pieds?* Dans cette dernière citation, tirée de Ps. CX, 1, l'Eternel apparaît comme le protecteur et le vengeur de son Fils, ce qu'il ne fait point pour les anges; car pour eux : *Ne sont-ils pas tous des esprits qui le servent, envoyés comme ministres à cause de ceux qui doivent hériter le salut?* Ils sont donc des êtres inférieurs, et Jésus est au-dessus d'eux. — Ainsi se trouve démontrée la thèse (vers. 4) de l'auteur de l'épître.

Il ressort donc encore de ceci : l'unité intime du Père et du Fils; la supériorité de celui-ci sur tout ce qui existe, même les anges; mais, en même temps, la distinction et la subordination, en un sens, du Père et du Fils, comme celle de deux êtres personnels qui sont un.

3. Enfin on cite encore quelques passages prophétiques de l'Ancien-Testament, dans lesquels on pense que Jésus est comme Dieu, l'Eternel.

Esaïe, IX, 5 : *Car l'Enfant nous est né, le Fils nous a été*

donné, et l'empire a été placé sur son épaule, et l'on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père d'éternité, le Prince de la paix. On conclut de ce nom, *le Dieu fort,* donné à Jésus, qu'il est le vrai Dieu, l'Eternel.— Mais voici bien la traduction : *Car l'Enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et l'empire reposera sur son épaule, et l'on appellera son nom Admirable, Conseiller, Dieu vaillant, Père d'éternité, Prince de la paix.* Le Sauveur est ici représenté comme l'enfant royal donné au peuple, et *sur l'épaule duquel reposera le pouvoir,* c'est-à-dire qui soutiendra le fardeau de la puissance et des affaires. On lui donnera différentes désignations qui indiquent quel prince il est. Il sera *Admirable,* prodigieux en tout ce qu'il fera; *Conseiller,* c'est-à-dire sachant prendre en chaque circonstance le meilleur parti; *Dieu vaillant* ou *puissant,* et par conséquent protecteur efficace de ceux sur qui il règne. Cette épithète de *Dieu vaillant* est donnée à Jéhovah. Esaïe, x, 21. Cependant cela ne suffit nullement pour conclure que le Messie c'est Jéhovah, car nous voyons cette même épithète donnée à des guerriers. Ezéch., xxxii, 21. Le nom de *Dieu* est donné aux rois. Zach., xii, 8, etc. Nabuchodonosor est, par exemple, appelé le *Dieu des nations.* Ezéch., xxxii, 11. D'ailleurs nous savons bien en quel sens ce nom de Dieu a été donné à Jésus (§ 9, iii, et § 10, 3). *Père d'éternité* est une expression hébraïque pour dire *père éternel* ou *éternellement père.* Mais père de qui? Sans doute de son peuple, qui l'appellera éternellement père. C'était et c'est un grand hommage rendu à un prince. Esaïe, xxii, 11. Il est évident que ce mot de *Père* ne peut signifier ici, comme dans le Nouveau-Testament, *Père de Jésus-Christ, le Père,* ce serait absurde. *Prince de la paix,* car il la donne et la fait régner. — Voilà la peinture royale de ce qui devait être, et ce qu'a été Jésus notre roi. A Dieu en soit la gloire!

Jérémie, XXIII, 5, 6 : *Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où je susciterai à David un rejeton juste ; il régnera roi, il prospérera, il fera droit et justice sur la terre. En ces jours-là Juda sera délivré et Israël habitera en sûreté, et voici le nom dont on l'appellera : Eternel notre justice.* On s'appuie de ces derniers mots pour conclure que le Messie, Jésus, est l'Eternel. — Mais n'est-il pas évident que ce nom est symbolique, et lui est donné pour caractériser son règne, sous lequel apparaîtra manifestement la justice de l'Eternel, car on sait bien que Jésus n'a jamais porté ce nom. D'ailleurs Jérémie lui-même nous en donne la preuve, quand il dit : *Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où j'accomplirai la bonne nouvelle que j'ai faite à la maison d'Israël et à la maison de Juda. En ces jours-là et en ce temps-là je ferai pousser à David un rejeton juste, et il fera droit et justice sur la terre. En ces jours-là Juda sera délivré, et Jérusalem habitera en sûreté, et voici le nom dont on l'appellera* (Jérusalem) : *Eternel notre justice* (XXXIII, 14-16). Ici, comme on le voit, Jérémie donne ce nom à Jérusalem ; en conclura-t-on aussi que Jérusalem c'est l'Eternel ? N'est-il pas évident que ce nom est symbolique, et a été donné à Jérusalem pour peindre le règne sous lequel elle subsistera, et qui sera la manifestation de la justice de l'Eternel ?

Il nous semble clairement ressortir de l'examen de ces différents passages que Jésus est, d'un bout à l'autre de l'Ecriture, envisagé comme un avec Dieu, mais jamais comme identique, et que toutes ces déclarations ne font qu'affermir et confirmer tout ce que nous avons dit sur l'unité et la non-identité du Père et du Fils. (V. encore la *note* A à la fin du vol.)

Une fois reconnu que Jésus est *le Fils de Dieu, le Fils unique et bien-aimé du Père*, nous nous demandons dans quel but Dieu l'a envoyé ici-bas, et quelle œuvre il lui a donné à accomplir.

CHAPITRE II.

QU'EST-CE QUE JÉSUS-CHRIST EST VENU FAIRE?

OU

DE LA RÉDEMPTION.

§ 1.

Quand on nous demande dans quel but Dieu a envoyé son Fils unique au monde, nous répondons, avec l'Ecriture, que Jésus est venu *réconcilier*, dès ici-bas, l'homme pécheur avec Dieu, et le *délivrer* ou *sauver* de la condamnation à venir.

1. L'homme pécheur est *ennemi de Dieu*, Rom., v, 10; Col., I, 21; enfant *rebelle*, Col., III, 6; Eph., II, 3; car il montre, par sa conduite, qu'il n'aime pas Dieu, ne recherchant et ne faisant que ce qui déplaît à Dieu. Du côté de Dieu, il y a, au contraire, *amour* et *amour immense*, car Dieu le prévient, alors même qu'il est pécheur, enfant re-

belle, son ennemi. Il envoie son Fils bien-aimé pour nous rappeler à Lui; il fait appel à notre cœur, et s'y fraie une route par le pardon, par le sacrifice de son propre Fils. *Il réconcilie ainsi le pécheur avec Lui,* il fait cesser *cette inimitié* qui est en l'homme en touchant son cœur par tant d'amour, et en l'appelant par la reconnaissance et la foi à l'union avec Dieu, à une vie nouvelle. C'est ce que l'Ecriture appelle *la réconciliation* ou *la paix faite avec Dieu.* Rom., v, 1.

Aussi la parole que les apôtres et les prédicateurs doivent faire retentir dans le monde est celle-ci : Pécheurs, *réconciliez-vous avec Dieu*, 2 Cor., v, 20, faites votre paix avec l'Eternel qui vous aime. — Jésus a reçu le titre de *Médiateur*, comme étant celui qui s'est mis entre Dieu et l'homme pour opérer ce rapprochement, cette réconciliation. *Il n'y a qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ.* 1 Tim., II, 5.

2. Jésus ne se contente pas de réconcilier, dès ici-bas, l'homme pécheur avec son Dieu; il achève son œuvre; il le préserve, le délivre ou sauve de la punition à venir que ses fautes avaient méritée. Il lui r'ouvre ainsi le ciel, et lui donne dès ici-bas l'espérance, et l'espérance ferme et réjouissante du bonheur éternel. *Etant donc maintenant justifiés par son sang, à bien plus forte raison serons-nous sauvés par lui* (Jésus) *de la colère. Car, si, d'ennemis que nous étions, nous nous sommes réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à bien plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. Et non-seulement cela, mais Dieu fait encore notre joie et notre fierté par Notre-Seigneur Jésus-Christ, au moyen duquel nous avons déjà maintenant reçu la réconciliation.* Rom. v, 9-11. *C'est une vérité certaine, qui mérite une entière approbation, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs;* 1 Tim., I,

15. ***Je suis venu pour sauver ce qui était perdu,*** a dit Jésus lui-même. Matth. XVIII, 11.

Et Notre-Seigneur a reçu le nom propre de ***Jésus,*** qui signifie ***Libérateur, Sauveur*** (voyez ch. I, § 1) ; précisément parce qu'il est celui qui nous *délivre* ou ***sauve*** de la condamnation à venir qui pesait sur notre tête. Il est le seul et unique Sauveur : ***Il n'y a point de salut en aucun autre, car il n'y a sous le ciel aucun nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés.*** Act., IV, 12.

§ 2.

Mais comment Jésus opère-t-il toutes ces choses, comment nous réconcilie-t-il avec Dieu et nous sauve-t-il ? — Il le fait : 1° en révélant aux hommes pécheurs, de la part de Dieu, l'***Evangile,*** c'est-à-dire *la bonne nouvelle ;* 2° en révélant aux hommes, et en leur témoignant d'une manière irréfragable et inouïe, par son sacrifice, l'amour infini que Dieu et que lui-même a pour les pécheurs.

Ce sont là ces *bénédictions* promises jadis à Abraham, et qui, par lui, par sa famille et son peuple, devaient arriver à toutes les nations de la terre ; Gen., XII, 3.

Examinons chacun de ces deux points en particulier.

§ 3.

L'***Evangile,*** c'est-à-dire *la bonne nouvelle* que Jésus a révélée aux hommes, c'est la nouvelle du ***pardon de leurs péchés*** que Jésus apporte aux pécheurs de la part de Dieu même. — Dieu, qui aurait tout sujet de nous haïr à cause de nos fautes, et qui ne ferait que justice en nous punissant, a cependant pitié de nous, et, bien loin de nous haïr, il nous

aime, — nous pécheurs ! — au-dessus de tout ce qui se peut imaginer et croire. Il pousse l'amour jusqu'à exposer son Fils bien-aimé aux souffrances et à la mort, pour nous annoncer, d'abord, qu'il nous pardonne nos fautes, si nous avons foi en son Fils, et nous redonne ainsi l'espérance, et l'espérance ferme du bonheur à venir dont nos fautes nous avaient privés.

Cette bonne nouvelle du pardon des péchés a reçu dans l'Ecriture différents noms. On l'appelle encore *la rémission des péchés*, *la rédemption* ou *la délivrance des péchés*, ou simplement *la rédemption, la délivrance*[1], *la justice qui vient de Dieu* ou simplement *la justice de Dieu, la justice.* Les différents noms donnés à la bonne nouvelle du pardon viennent de ce qu'on peut se la représenter de différentes manières, sous des points de vue différents. Une même chose peut, en effet, être regardée sous des faces différentes sans cesser d'être la même. Ainsi :

Quand je dis *la rémission des péchés*, je ne dis pas autre chose que *le pardon des péchés;* seulement, en parlant ainsi, je me représente Dieu comme nous *remettant* nos fautes, c'est-à-dire nous en *tenant quitte,* parce qu'il n'exige pas la punition qu'il aurait droit d'exiger.

Quand je dis *la rédemption* ou *la délivrance des péchés,* je ne dis pas autre chose que *le pardon des péchés;* seulement, en parlant ainsi, je me représente Dieu comme nous *libérant* de la punition qui pèse sur nous et nous retient sous son réat, parce qu'il ne l'inflige pas.

[1] Le mot grec (apolutôsis) qu'on traduit ordinairement par *rédemption* dans les passages : Rom. III, 24; 1 Cor. I, 30; Eph., I, 7, 14; Col., I, 14; Hébr., II, 15, etc., signifie simplement *délivrance, libération, pardon* (voyez Commentaire sur l'ép. aux Rom. par H. Oltramare, III, 24). Le mot grec qui signifie proprement *rédemption, rachat*, à savoir lutôsis, ne s'y trouve pas. Le mot de *rédempteur* ne se trouve nulle part dans le Nouveau-Testament (voy. d'ailleurs sur l'idée de *rançon*, § 9).

Quand l'Ecriture dit *la justice qui vient de Dieu, la justice de Dieu,* elle ne désigne pas autre chose au fond que *le pardon des péchés;* seulement, en parlant ainsi, elle le représente sous un certain point de vue que voici : l'homme *juste* est celui qui a accompli la loi morale; il est juste par ses œuvres ou par sa *propre justice,* et il peut se présenter au dernier jour devant Dieu pour recevoir de Lui le bonheur éternel, la VIE. Mais l'expérience nous apprend que l'homme n'a pas réellement cette *justice propre* (appelée aussi *justice qui vient de l'homme, justice de l'homme*), car il fait le mal, il est pécheur, injuste. Néanmoins, Dieu, qui aime l'homme d'un amour insondable, pardonne au pécheur qui a foi en Jésus-Christ, ou, en d'autres termes, *le tient et le traite comme s'il était juste* et non pas pécheur. Cette *justice*-là, qui n'est autre chose que l'état où se trouve le pécheur réhabilité par le pardon de Dieu, s'appelle *la justice qui vient de Dieu,* ou *la justice de Dieu.* — De là les expressions *justifier le pécheur*, pour dire réhabiliter le pécheur à l'état de juste en lui pardonnant ses fautes, et *la justification*, savoir, l'action de réhabiliter le pécheur en le tenant pour juste par le pardon de ses fautes.

§ 4.

Remarquez bien que ce n'est point à cause du mérite de l'homme que Dieu le traite avec tant de bonté. Bien loin de le mériter, l'homme est au contraire très-déméritant, car il est *pécheur*, *rebelle* à la volonté de son Dieu, Eph., II, 3; Col. III, 6, *ennemi de Dieu,* Rom., V, 10; Col., I, 21, aimant et faisant ce qui est mal. — Mais c'est Dieu qui a pitié de lui, qui l'aime malgré ses fautes, et veut bien, par *pure grâce*

et bonté, lui pardonner ses fautes, et lui redonner ainsi la ferme espérance du bonheur à venir.

Jésus a souvent cherché à nous donner une idée de cette bonté inouïe de Dieu envers le pécheur. Il nous le représente tantôt sous l'image d'un berger qui laisse son troupeau pour aller chercher au désert la brebis perdue qui s'éloigne de lui, et qu'il aime, Matth., XVIII, 12, et Luc, XV, 4, tantôt sous l'image d'une femme qui fait tout ce qui dépend d'elle pour retrouver la drachme qu'elle a perdue. Luc, XV, 8-10. Mais c'est surtout dans la parabole de l'Enfant prodigue que Jésus nous représente de la manière la plus complète et la plus touchante l'amour de Dieu pour les malheureux pécheurs.

Jésus leur dit encore : Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donne-moi ce qui doit me revenir de ton bien; et le père leur fit le partage de son bien. — Peu de jours après, le plus jeune, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays éloigné où il dissipa tout son bien en vivant dans la débauche. Et, quant il eut tout dépensé, une grande famine étant survenue dans le pays, il se trouva dans l'indigence. Alors il se mit au service d'un des habitants du pays qui l'envoya à la campagne garder les pourceaux; il aurait bien voulu se rassasier des carrouges que l'on donnait à manger aux pourceaux, mais personne ne lui en donnait. Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il chez mon père de gens à gages qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut! et moi je meurs de faim! Je vais partir; j'irai trouver mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes serviteurs. Il partit donc et alla trouver son père, qui, l'ayant aperçu de loin, fut profondément attendri, courut à lui, se jeta à son cou et le baisa. Mais son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, je ne suis plus

digne d'être appelé ton fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt et lui donnez des souliers. Amenez ici le veau gras et le tuez. Mangeons et nous réjouissons, parce que mon fils, que voici, était mort et il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé. Luc, XV, 11, etc.

Ainsi la première chose que Jésus-Christ a faite, c'est de nous annoncer la bonne nouvelle du pardon des péchés, de la justice qui vient de Dieu. *Sachez, mes frères,* disait saint Paul aux Israélites de la synagogue d'Antioche, *que c'est par Jésus que la rémission des péchés vous est annoncée, et que c'est par lui que tous ceux qui croient en lui sont justifiés de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse.* Actes, XIII, 38, 39. *L'Evangile est la puissance de Dieu pour amener au salut tous ceux qui croient ; car la justice qui vient de Dieu, moyennant la foi, y est révélée pour tous ceux qui ont foi.* Rom., I, 16, 17.

§ 5.

I. Cependant le ministère de Jésus ne se borne pas à offrir gratuitement à l'homme le pardon de ses fautes. Jésus a, dans l'œuvre de notre salut, une part personnelle et intime. Il est venu toucher le cœur des pécheurs en leur donnant dans son sacrifice une preuve irréfragable, un témoignage toujours vivant et inouï de l'amour infini de Dieu pour eux, et de son propre amour pour les pécheurs.

On entend par *le sacrifice* du Sauveur son renoncement volontaire à la félicité dont il jouissait près de Dieu, pour venir dans ce monde et en éprouver les langueurs et les misères ; sa venue dans une position humble, pauvre et humiliée ; sa vie errante et traversée ; ses souffrances du corps et de l'âme ; enfin sa mort sanglante, qui est ce que le re-

noncement peut offrir de plus grand et le couronnement du tout. *Lui qui était riche s'est fait pauvre à cause de nous, afin que nous soyons riches par sa pauvreté.* 2 Cor., VIII, 9.

II. Ce sacrifice de Jésus est pour tous les pécheurs une manifestation positive et irréfragable de l'amour de Dieu; car un fils étant l'être auquel un père est le plus attaché et pour lequel il s'exposerait lui-même à la mort, il faut que l'amour de Dieu pour les pécheurs soit infini comme lui, et au-dessus de tout ce que nous pouvons nous figurer, puisqu'il a consenti au sacrifice de son Fils unique, de son bien-aimé pour nous! *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la* VIE *éternelle.* Jean, III, 16. *C'est difficilement qu'on mourra pour un juste, car peut-être a-t-on encore le courage de mourir pour un homme de bien; mais Dieu fait éclater son amour pour nous en ce que, alors même que nous étions pécheurs, Christ est mort pour nous.* Rom., V, 7, 8. *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous.* Rom., VIII, 31. *L'amour de Dieu envers nous s'est manifesté en ceci: c'est qu'il a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous ayons la* VIE *par lui; et, ce qui relève son amour, c'est que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés.* 1 Jean, IV, 9, 10.

Aussi Dieu se présente à nous dans l'Evangile sous les traits d'un père et du père le plus tendre, qui, au lieu de sévir contre le méchant, lui pardonne, et épuise toute l'immensité de son amour pour l'*attirer à Lui*, pour toucher ce cœur ingrat et insensible, par la reconnaissance et par le sentiment qu'il est aimé. Il est *notre Père qui est aux cieux*, afin que nous soyons vraiment *ses enfants, enfants de Dieu*[1]!

[1] Mais, dira t-on, *la justice de Dieu* n'exige-t-elle pas *une punition*

III. Ce sacrifice est en même temps, pour tous les pécheurs, une manifestation positive et irréfragable de l'amour de Jésus-Christ. On ne saurait, en effet, donner un témoignage plus sincère et plus grand de son amour que celui qu'a donné Jésus, qui, afin que les pécheurs fussent pardonnés et sauvés, a poussé l'amour pour eux jusqu'à renoncer à la félicité dont il jouissait près de Dieu, et à s'ex-

pour être satisfaite, et ne doit-elle pas arrêter le cours de *la bonté* et de l'amour de Dieu? car si Dieu est bon, il est juste. — Non, car ce serait dire que *Dieu est injuste en pardonnant sans punition au pécheur repentant.* Or, qui a osé, et qui osera jamais dire que le père de l'enfant prodigue fût injuste en pardonnant ses fautes à son fils sans le punir : et Dieu n'est-il pas le père des enfants prodigues? D'ailleurs le prophète Ezéchiel nous déclare nettement que telle est la voie du Seigneur. (Voyez Ezéch., XVIII.) Cette objection repose sur une fausse idée de la justice et de la bonté de Dieu. On suppose, en effet, qu'il y a en Dieu opposition entre sa justice et sa bonté ; que l'une veut une chose, tandis que l'autre veut quelque chose d'opposé. Mais il est évident que cela ne saurait être, car il n'y a pas et il ne peut pas y avoir en Dieu d'opposition ; il n'y en a que dans l'homme. — Voici comment on pourrait s'expliquer cette harmonie : Dieu est *saint*, c'est-à-dire un être qui agit toujours moralement et dans un but moral. Cette sainteté a sous elle *la justice* et *la bonté ;* elle est l'unité de ces qualités. En effet, la justice est cette perfection par laquelle Dieu a lié le bien et le bonheur ensemble, le mal et le malheur ensemble. Il veut que le mal se détruise lui-même et que le bien se conserve et prospère. S'il en était autrement, Dieu ne serait pas moral, saint. La bonté est cette perfection par laquelle Dieu se propose finalement, par son but et par son action, non le malheur, mais le bonheur de ses créatures. S'il en était autrement, Dieu ne serait pas moral, saint. Ces deux qualités ne peuvent donc jamais être opposées l'une à l'autre, car alors Dieu cesserait d'être moral, saint, puisque la sainteté est leur harmonie. Elles sont liées et harmoniques, et leur liaison se montre par ceci que Dieu ne peut donner le bonheur à ses créatures qu'en les faisant passer par la moralité, la sainteté. Or, c'est précisément ce qui arrive ici. Quand Dieu pardonne au pécheur, c'est pour le rendre, et en le rendant effectivement meilleur, en le régénérant, en l'acheminant à la sainteté. C'est comme un père qui ramène son enfant par la bonté et le pardon, au lieu de le ramener par la punition. Dieu est donc, dans ce cas, tout à la fois juste et bon, car il se montre saint. Sa justice, sa bonté et sa sainteté sont satisfaites.

poser volontairement à toutes les misères, les souffrances de ce monde, jusqu'à la mort de la croix. *Personne,* disait Jésus lui-même, *n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, et vous serez mes amis si vous faites ce que je vous commande.* Jean, xv, 13. *Je suis le bon berger : le bon berger donne sa vie pous ses brebis. Mais le mercenaire..... voit-il venir le loup, il laisse là les brebis et s'enfuit, et le loup les enlève et disperse le troupeau. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et ne se soucie pas des brebis. Moi je suis le bon berger..... et je donne ma vie pour mes brebis.* Jean, x, 11-15. *Le Fils de Dieu..... m'a aimé, et..... s'est donné lui-même pour moi.* Gal., II, 20. *Nous avons connu l'amour de Christ en ce qu'il a donné sa vie pour nous.* 1 Jean, III, 16.

§ 6.

Quand nous considérons donc la vie et l'œuvre de Jésus dans son tout, elle se présente à nous comme un véritable dévouement et un sacrifice. C'est un être, — le Fils de Dieu ! — qui, *par amour pour nous,* qui ne sommes que des pécheurs, s'est sacrifié lui-même, est venu, a souffert et est mort, afin que nous soyons pardonnés, réconciliés et sauvés. 1 Pierre, II, 24.

Il est ainsi le juste souffrant *par amour pour* les injustes : *Christ lui-même a souffert une fois pour les pécheurs, lui juste pour les injustes.* 1 Pierre, II, 18.

Il est l'innocent encourant la malédiction de la loi *par amour pour* les maudits : *Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi ; il a été fait malédiction pour nous, selon ce qui est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois.* Gal., III, 13.

Il est le non-pécheur souffrant sur la croix *par amour*

pour les pécheurs : *Il a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant affranchis du péché nous vivions pour la sainteté. C'est par sa meurtrissure que nous avons été guéris.* 1 Pierre, II, 24.

Il est celui qui, étant sans péché, *pousse l'amour* jusqu'à souffrir d'être traité comme un pécheur, pour que nous, pécheurs, nous soyons traités comme justes, justifiés : *Celui qui ne connaissait pas le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu par lui.* 2 Cor., V, 21.

Il est, d'une manière générale, *celui qui s'est donné lui-même* (par amour) *pour nous, afin de nous délivrer de toute iniquité et de se faire un peuple qui lui appartienne en propre, et qui s'attache avec zèle aux bonnes œuvres.* Tite, II, 14[1].

§ 7.

Si nous envisageons maintenant dans le sacrifice du Sauveur le fait de sa mort, nous trouvons que l'Ecriture la relève d'une manière particulière, et nous la présente sous trois points de vue différents : 1° comme *sacrifice expiatoire,* 2° comme *rançon,* 3° comme *sceau de la Nouvelle Alliance.* — Examinons chacun de ces points de vue en particulier.

§ 8.

La mort de Jésus-Christ est un *sacrifice expiatoire.* D'après la loi de Moïse, il fallait, pour obtenir le pardon de certains

[1] Dans tous ces passages le *pour nous* signifie toujours *par amour pour*, et jamais *à notre place.* Outre que la préposition grecque (hyper) a le sens de *par amour pour,* on voit combien le point de vue de l'amour — et non de la justice — est bien vraiment et constamment celui de l'Evangile.

péchés, que le sang d'une certaine victime sans tache fût répandu sur l'autel. Le sang était la partie essentielle du sacrifice qui était dit expiatoire, propitiatoire ou purificatoire, parce que la réhabilitation du pécheur, le pardon du péché y était lié. Jésus est, comme nous l'avons vu (§ 6), un être innocent et pur, qui, par amour pour nous, s'est sacrifié lui-même afin que nous fussions pardonnés de nos péchés et sauvés de la punition à venir. Aussi l'Ecriture, relevant particulièrement dans son sacrifice ce qui en est le point culminant, savoir, la mort sanglante, relève en Jésus son caractère de victime légale. Christ, et nommément le corps de Christ, voilà *la victime* offerte et immolée ; c'est une victime *pure et sans tache,* car Jésus est sans péché ; sa mort, voilà *le sacrifice légal,* car le sang y est versé ; c'est un sacrifice *expiatoire, propitiatoire ou purificatoire,* puisque le pardon des péchés des hommes y est lié [1].

[1] Les fidèles s'arrêtent au fait de l'expiation, ainsi que le fait l'Ecriture elle-même, et leur foi le saisit comme elle en sent le besoin. Ils sont ainsi d'accord entre eux.—Les théologiens vont plus loin; ils veulent savoir comment cette mort est expiatrice, et ils sont en désaccord entre eux. Ce n'est point notre but d'en rien débattre ici ; nous nous bornons, comme toujours, à exposer notre avis.

Lorsque le pécheur transgresse les commandements de Dieu, et porte ainsi une main sacrilége sur cette loi que Dieu lui a donnée, en répondant à la voix du devoir par un je ne veux pas qu'il réalise, cet outrage, qui ne saurait atteindre Dieu dans sa personne, attendu que sa personne est en dehors et au-dessus de toute atteinte, le va frapper dans sa dignité objective ; il est un attentat à la *majesté divine.* Dès lors Dieu, qui ne ferait que justice en laissant cours à sa loi, c'est-à-dire en punissant le pécheur, peut bien dans son amour et sans détriment aucun de sa justice (voyez note page 52) pardonner au pécheur repentant la transgression par laquelle il s'est rebellé contre son Créateur ; mais la *majesté divine* offensée n'en demande pas moins réparation de l'offense qui lui a été faite ; il faut que le sérieux de l'ordre moral soit scellé par une amende honorable qui apprenne à tout pécheur que ce pardon qui lui est octroyé n'est pas un jeu. — D'autre part, le pécheur lui-même en a le sentiment. Lors même qu'il se sait et se sent gratuitement pardonné de Dieu,

L'Ecriture sainte nous présente Jésus comme offrande et

son cœur n'en a pas moins besoin, ou plutôt n'en a que plus besoin (car ce pardon gratuit augmente encore à ses propres yeux l'indignité de sa conduite passée), de réparer, si possible, et autant qu'il est en lui, le dam qu'il a causé, en souffrant à son tour un dam compensateur. Il sent qu'il ne retrouve sa dignité première qu'en souffrant pour son indignité passée, et ce dam, qu'il s'impose lui-même au besoin, est en ce sens une réparation que c'est, au fait, restituer de sa propre main à la majesté divine la dignité que sa propre main lui avait ravie.

Expier, c'est donc souffrir un dam en compensation, réparation ou satisfaction d'un dam qu'on a fait à un autre. L'expiation repose donc, objectivement, sur la majesté divine, la dignité du Très-Haut qui demande réparation, satisfaction, et, subjectivement, sur ce sentiment interne de l'indignité où sa conduite passée a plongé le pécheur, indignité dont il ne *se lavera, se purifiera,* que quand il aura restitué de nouveau, par des faits, à la majesté divine l'éclat qu'il lui a nié et enlevé par des faits. [La punition est donc en un certain sens une expiation, parce qu'elle est en un certain sens une réparation, une satisfaction, une amende honorable. L'expiation n'est pas proprement une punition, car elle peut avoir lieu lors même que le coupable est pardonné (voyez, par exemple, Tacite, *Ann.* I, 49). La punition est inhérente à la personne du coupable. L'expiation peut s'étendre jusqu'à ceux qui lui sont unis; ainsi, par exemple, le père peut expier pour son fils, en ce sens que, — par le fait de l'union, — le moi du père s'étend et comprend celui du fils; ce qui est réel, car, par le fait même de l'union, la souffrance du père est une souffrance pour le fils.]

La mort de Jésus est *expiatoire*, c'est-à-dire qu'elle est, objectivement, un dam souffert par Jésus et offert en réparation à la majesté divine offensée (ce n'est pas une punition, car la punition suppose la culpabilité personnelle, et Jésus n'est pas coupable). Elle est expiatoire, non pas des péchés de Jésus, car il est sans péché, mais des péchés des hommes, *du monde entier* (1 Jean, II, 1). Aussi n'est-elle expiatoire que *moyennant la foi* (Rom., III, 26). Le pécheur n'en connaît subjectivement l'effet expiatoire, propitiatoire et purificatoire, que lorsqu'il s'est uni au Sauveur par la foi, de sorte qu'en s'unissant ainsi à Jésus il s'assimile ses souffrances, se les approprie; il ressent, pour ainsi dire, l'agonie du Sauveur comme s'il l'endurait lui-même. C'est par cette union que le moi du Sauveur s'étend sur lui, car la souffrance du Sauveur devient pour lui une souffrance. Il sent alors à quel immense prix lui a été donné son pardon et l'amour de Dieu, au prix du sang du Fils de Dieu !

C'est à ce point de vue que nous pouvons dire que Christ est mort *pour nous, à notre place,* en ce sens uniquement que c'était nous qui au-

victime.... *Nous sommes sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ faite une fois pour toutes.* Hébr., x, 10... *Marchez dans la charité, à l'exemple de Jésus-Christ, qui nous a aimés et s'est offert lui-même à Dieu pour nous comme une oblation et une victime de bonne odeur.* Eph., v, 2. — L'Ecriture nous présente la mort de Jésus comme un sacrifice : *Jésus a paru une seule fois pour détruire le péché par son sacrifice.* Hébr., IX, 26. *Christ, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu.* Hébr., x, 12. — Comme expiatoire, propitiatoire ou purificatoire : *Nous sommes justifiés gratuitement, par la grâce de Dieu, au moyen du pardon que nous trouvons en Jésus-Christ, que Dieu a projeté être une victime propitiatoire par la foi en son sang.* Rom., III, 26. *Si quelqu'un a péché nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste; il est lui-même la propitiation* [c'est-à-dire ce qui doit nous prouver notre pardon] *de nos péchés, et non-seulement des nôtres, mais aussi de ceux de tout le monde.* 1 Jean, II, 1... *Ce qui relève l'amour de Dieu, c'est que ce n'est pas nous qui l'avons aimé, mais Lui qui nous a aimés, et a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés.* 1 Jean, IV, 10. *Car si l'aspersion du sang des taureaux et des boucs... sur ceux qui étaient souillés, procure une pureté charnelle, combien plus le sang de Christ, qui... s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, en sorte*

rions dû faire amende honorable et souffrir le dam qu'avaient mérité nos fautes, tandis que, au fait, c'est Jésus qui l'a souffert tout immédiatement. Le Nouveau-Testament se borne toujours à poser le fait de l'expiation sans en indiquer le comment; aussi ne trouvons-nous ce point de vue-ci nulle part dans le Nouveau-Testament. Toutes les fois qu'il est dit que Jésus est mort *pour nous*, cela signifie toujours *par amour pour nous*, qu'il a poussé l'amour jusqu'à mourir, et jamais *à notre place* (voyez note page 55). Le seul passage où ce point de vue semblerait se retrouver serait le Chap. prophétique d'Esaïe, LIII.

que vous serviez le Dieu vivant. Hébr., IX, 13, 14. *C'est ce Jésus en qui nous avons la délivrance* (le pardon) *par son sang, la rémission des péchés.* Eph., I, 7. *Si nous marchons dans la lumière, comme Dieu est lui-même dans la lumière, il y a entre Lui et nous une communion réciproque, et le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché.* 1 Jean, I, 7. *Jésus-Christ nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang.* Apoc., I, 5.

En conséquence de ce point de vue, Jésus est assimilé, dans l'Ecriture, à un agneau pur et sans tache. L'agneau doux et inoffensif figure bien la candeur de la vie du Sauveur, la bonté de son cœur, sa douceur et sa résignation dans les souffrances, selon cette parole prophétique d'Esaïe : *Il a été mené à la boucherie comme un agneau, et, comme une brebis muette devant celui qui la tond, il n'a pas ouvert la bouche.* Esaïe, LIII, 7. — *Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde,* disait Jean-Baptiste en voyant venir Jésus. Jean, I, 29. *Jésus-Christ... est l'agneau sans défaut et sans tache.* 1 Pierre, I, 19. Dans l'Apocalypse Jésus est représenté sous la figure d'un agneau : *A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient la bénédiction, l'honneur, la gloire et la puissance aux siècles des siècles. Amen!* Apoc., V, 13.

Cette mort de Jésus est le sacrifice unique offert pour les péchés des hommes. Il n'a eu lieu qu'une fois, et ne sera jamais renouvelé. Il est suffisant. Il est l'abolition de tous les autres sacrifices, désormais inutiles. *Il était convenable que nous eussions un souverain sacrificateur comme Christ, saint, innocent, sans tache... qui n'eût pas besoin, comme les autres sacrificateurs, d'offrir tous les jours des victimes, premièrement pour ses propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple ; aussi n'a-t-il rempli cette fonction qu'une fois en s'offrant lui-même.* Hébr., VIII, 26, 27. *Christ, le souverain sacrificateur des biens à venir... est entré une fois dans le lieu*

saint, non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, nous ayant obtenu un pardon éternel. Hébr., IX, 11, 12. *Christ est entré dans le ciel même, afin de comparaître pour nous devant Dieu, non qu'il s'offre plusieurs fois lui-même, ainsi que le souverain sacrificateur entre dans le lieu saint chaque année (autrement il aurait fallu qu'il eût souffert plusieurs fois depuis la fondation du monde); mais maintenant, en la consommation des siècles, il a paru une seule fois pour abolir le péché, s'étant offert lui-même en sacrifice.... De même aussi Christ, ayant été offert une fois pour ôter les péchés de plusieurs, paraîtra une seconde fois sans péché à ceux qui l'attendent pour obtenir le salut.* Hébr., IX, 24-28. *C'est par l'oblation de Christ, qui a été faite une seule fois, que nous sommes sanctifiés.* Hébr., X, 20.

Le prétendu sacrifice de la Messe des catholiques romains n'est donc qu'un attentat grave à l'efficacité et à la réalité du seul et unique sacrifice consommé en Golgotha par le Sauveur[1].

[1] D'autre part, il faut prendre garde de ne pas borner, comme on le fait quelquefois, toute l'œuvre du Christ à l'expiation. Ce serait attenter à la grandeur de l'œuvre du Sauveur en l'atténuant et en la rabaissant. — Ce serait, en premier lieu, *l'atténuer*, car on en retrancherait ainsi les autres parties essentielles, comme le renoncement à la félicité céleste pour venir ici-bas, sa vie errante et traversée, enfin ses souffrances et ses douleurs de tout genre. Dans l'œuvre du Christ tout se lie et s'enchaîne d'une manière inséparable, de sorte que sa résurrection même et sa vie dans le ciel sont liés à notre salut: *Jésus, Notre-Seigneur, a été livré pour nos fautes, et ressuscité pour notre justification;* Rom., IV, 25. *Si, d'ennemis que nous étions, nous nous sommes réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à bien plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie;* Rom., V, 10. — Ce serait, en second lieu, *rabaisser* le sacrifice du Sauveur; car les animaux immolés étaient des victimes qui n'avaient de ce fait ni la volonté, ni la conscience, tandis que Jésus-Christ avait l'une et l'autre. Il s'est sacrifié volontairement et avec la pleine conscience de son dévouement. Aussi l'Ecriture, non-seulement exalte la supériorité du sacrifice de Jésus sur les sacrifices légaux, mais

§ 9.

La mort de Jésus nous est aussi présentée, dans l'Ecriture, comme *une rançon.* Chez les Hébreux, l'esclave assujetti à l'obéissance d'un maître pouvait *être racheté,* c'est-à-dire *libéré, affranchi, délivré* à prix d'argent. Le pécheur est représenté, dans l'Ecriture, comme étant un homme esclave, et un esclave du péché (Satan), qui est le maître à qui il obéit, en faisant ce qui est mal. D'autre part, comme Christ est venu ici-bas, a souffert et a perdu la vie afin de ramener les pécheurs dans les voies de la sainteté, — ce qui est l'affranchissement du péché[1], — en leur apportant le pardon de leurs fautes et les témoignages de l'amour de Dieu, *la vie de Christ ou son sang* ont été, en raison de ce point de vue, considérés comme *la rançon, le prix* auquel l'homme pécheur *a été racheté,* c'est-à-dire *libéré, affranchi du péché.* De sorte que le pécheur a changé maintenant de maître; il est devenu *l'esclave de Christ, l'esclave de Dieu,* et doit

elle l'en distingue soigneusement en représentant Jésus comme étant en même temps *grand-sacrificateur,* de sorte qu'il est à la fois le sacrificateur et la victime, parce qu'il se sacrifie lui-même ; Hébr., VII, 26, 27; IX, 11, 12. — On voit par ces détails pourquoi nous avons considéré le sacrifice de Christ, d'abord dans son tout et dans son ensemble, § 5, puis dans sa mort et ses points de vue particuliers, § 7.

[1] On entremêle généralement deux idées tirées de deux usages différents, celle de *rançon* et celle de *victime.* Le texte nous explique celle de rançon. Nous avons vu, § 8, que celle de victime se rapporte aux usages légaux : le pécheur obtenait de Dieu la justice, le pardon de ses fautes, au moyen d'un sacrifice. De même le pécheur obtient de Dieu la justice, le pardon, par un sacrifice. La victime immolée, c'est Christ. — Dans le premier cas, la relation a lieu entre le pécheur, *le Péché* (*Satan*) et Christ. Dans le second cas, c'est entre le pécheur, *Dieu* et Christ. Ce sont, comme on le voit, des points de vue fort différents ; il faut donc les distinguer et non les confondre.

vivre dans la sainteté puisqu'il appartient à Dieu et à Christ, qui *l'a acquis, acheté*, et est devenu ainsi *son Seigneur et son maître*.

Jésus a dit lui-même : *Que celui qui voudra être le premier entre vous soit votre esclave; c'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rançon de plusieurs.* Matth., xx, 27, 28. Comp. Marc, x, 45. *Il y a un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous.* 1 Tim., II, 6. *Conduisez-vous avec crainte... sachant que ce n'est point par des choses périssables, comme l'or ou l'argent, que vous avez été libérés* (affranchis) *de la vaine manière de vivre que vous aviez apprise de vos pères, mais que c'est par le précieux sang de Jésus-Christ, comme de l'agneau sans défaut et sans tache.* 1 Pierre, I, 18, 19. — C'est pour cela que l'on donne à Jésus le titre de *Rédempteur*, c'est-à-dire *racheteur, libérateur*, comme nous ayant rachetés, affranchis, délivrés du Péché, et que son œuvre est appelée *rédemption*, c'est-à-dire *rachat*, *délivrance, affranchissement* du Péché. Ces noms ne se trouvent pas dans le Nouveau-Testament. On se sert aussi de ce mot pour désigner d'une manière générale toute l'œuvre de Christ.

Ainsi sommes-nous devenus la possession de celui qui a donné sa vie en rançon pour nous : *Ne savez-vous pas... que vous n'êtes point à vous-mêmes, car vous avez été achetés à grand prix?* 1 Cor., VI, 20. *Vous avez été achetés à grand prix, ne devenez point les esclaves des hommes.* 1 Cor., VII, 23. *Et ils* (les vieillards) *chantaient un cantique nouveau, disant : Tu* (l'agneau) *es digne de recevoir ce livre et d'ouvrir les sceaux, car tu as été immolé, et par ton sang tu nous as achetés pour être à Dieu.* Apoc., V, 9. *Prenez garde à vous-mêmes* (pasteurs d'Ephèse) *et à tout le troupeau dont Dieu*

vous a confié la surveillance pour paître l'Eglise du Seigneur, qu'il s'est acquise par son propre sang. Act., xx, 28. — C'est pour cela que l'Ecriture désigne aussi Jésus par le titre de *Seigneur ou Maître.* Les chrétiens doivent lui obéir comme à celui à qui ils appartiennent, qui les a achetés et acquis.

§ 10.

La mort de Jésus est enfin le *sceau de la Nouvelle Alliance.* Quand les anciens faisaient quelque alliance importante, ils avaient pour coutume de la solenniser et de la sceller devant la Divinité par des cérémonies religieuses accompagnées du sang des victimes. Dans l'*ancienne alliance,* traitée par Moïse à Sinaï, entre Dieu et le peuple juif, le sang des victimes avait coulé; dans la *nouvelle alliance* traitée par Jésus-Christ, c'est le sang même du Fils de Dieu qui la solennise et en est le sceau. Jésus l'a dit au festin de la Pâque en donnant la coupe de vin à ses disciples: *Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour la rémission des péchés de plusieurs.* Matth., xxvi, 27. Comp. Marc, xiv, 24; Luc, xxii, 20; 2 Cor., xi, 25. Voyez encore Hébr., ix; 16-22 [1].

[1] A ces différents points de vue sous lesquels l'Ecriture nous présente la mort du Sauveur devrait s'ajouter celui d'exemple et de modèle. Si nous ne l'exposons pas ici, c'est que ce point de vue n'est pas particulier à la mort du Sauveur, et sa vie tout entière est un modèle continuel offert à notre imitation, et la vie du chrétien doit en être la reproduction. (Voyez Chap. III, § 14). Si l'Ecriture relève, sous ce point de vue, la mort en particulier, dans ces paroles: *Christ a souffert, nous laissant un exemple, afin que nous suivions ses traces* (1 Pierre, ii, 21), c'est que c'est surtout dans sa mort que les vertus du Sauveur apparaissent resplendissantes de beauté. Voilà pourquoi elle propose plus particulièrement la mort de Jésus à notre imitation. — La mort du Sauveur peut être encore envisagée comme *témoignage rendu à la vérité*, et Jésus mourant

§ 11.

Ainsi Jésus est venu donner au monde la réconciliation et le salut en lui apportant pardon, amour, expiation et affranchissement du péché. C'est ainsi qu'il vient faire succéder ici-bas au règne de la loi, du péché et de la MORT (la condamnation à venir), le règne de la grâce, de la justice (qui vient de Dieu) et de la VIE éternelle : *Comme le péché a régné en donnant la* MORT, *ainsi régnera la grâce, par la justice, en procurant la* VIE *éternelle par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* Rom., v, 21.

Mais à qui s'adressent proprement toutes ces bénédictions ? Que faire pour en jouir et entrer dans cette douce et consolante alliance ? — C'est ce qui nous reste à exposer.

nous être présenté comme martyr. Ce point de vue est vrai en soi, car la mort de Jésus est aussi une preuve irréfragable de la sincérité et de la vérité de son témoignage. Nous voyons même qu'interrogé par Pilate Jésus lui répondit : *Tu le dis, je suis roi, je suis né pour cela, et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité* ; Jean, XVIII, 7. — Qu'ailleurs, il est appelé *le témoin fidèle et véritable ;* Apoc. III, 14. Néanmoins, nulle part que nous sachions, l'Ecriture ne relève ce point de vue ; il disparaît à côté de ceux que nous avons mentionnés. D'autre part, nous devons ajouter que c'est le point de vue, et le seul point de vue, sous lequel puisse être présentée la mort sanglante des apôtres et des confesseurs ; ils scellent de leur sang la vérité de leur témoignage, ils meurent *martyrs.*



CHAPITRE III.

QUE FAIRE POUR ÊTRE SAUVÉ?

OU

DE LA FOI.

§ 1.

L'œuvre de Christ, appelée d'une manière générale la Rédemption, s'adresse aux hommes pécheurs.

Elle *n'est* destinée *qu'aux pécheurs*, car il n'y a que celui qui a péché et commis le mal qui ait besoin de la réconciliation et de salut, et qui puisse en sentir le besoin : *Je suis venu appeler à la repentance non les justes, mais les pécheurs,* dit Jésus lui-même. Matth., IX, 13. *Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.* 1 Tim., I, 15. *Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.* Matth., XVIII, 11. Comp. Luc, XIX, 10.

Elle est destinée à *tous les pécheurs* sans exception ni dis-

tinction, au monde entier. *Il y a un seul Dieu et un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous.* 1 Tim., II, 6. *Nous sommes persuadés que, puisqu'un seul est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et est ressuscité pour eux.* 2 Cor., V, 15. *Dieu réconciliait le monde avec Lui, par Christ, en n'imputant pas aux hommes leurs péchés.* 2 Cor., V, 19. *Mais nous voyons couronné de gloire et d'honneur ce Jésus qui a été fait, pour un peu de temps, inférieur aux anges par la mort qu'il a soufferte, afin que, par la grâce de Dieu, il souffrît la mort pour tous.* Hébr., II, 9. *Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, savoir, Jésus-Christ le juste. C'est lui qui est la propitiation de nos péchés, et non-seulement des nôtres, mais aussi de ceux du monde entier.* 1 Jean, II, 2[1].

[1] Nous voyons par ces déclarations que l'œuvre de Christ est en vue de *tous* les pécheurs quels qu'ils soient, qu'elle est destinée *à tous*. Tel est le dessein de Dieu. — Cependant, comme nous le verrons (§ 3), pour participer à ce bienfait, il faut *l'accepter avec foi*. Plusieurs pécheurs ne l'acceptant pas avec foi s'excluent ainsi de cette dispensation gracieuse de Dieu, de sorte que, bien qu'elle soit pour tous, tous en réalité n'y participent pas. C'est pour cela que dans l'Ecriture nous trouvons quelques passages où il est dit que Jésus est mort pour *plusieurs*, pour *beaucoup*: *Ayant pris la coupe, il la leur donna en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour la rémission des péchés de plusieurs, de beaucoup;* Matth., XXVI, 27, 28, etc. Comp., Marc., XIV, 24. — Ainsi, en considérant la chose, non pas dans son but, mais dans la manière progressive dont ce but se réalise, nous voyons que c'est en réalité *pour ceux qui acceptent avec foi* ce bienfait, c'est-à-dire pour ceux qui se font chrétiens, que Jésus est venu, a souffert, est mort, et non pour ceux qui le rejettent. Or, le but de Dieu ne sera réellement atteint que quand tous les hommes auront accepté ce don avec foi, c'est-à-dire seront chrétiens. Cela nous explique pourquoi l'Ecriture, qui désigne les chrétiens par les noms d'*Eglise*, de *peuple de Christ*, d'*élus*, etc., nous dit quelquefois d'une manière plus particulière que Jésus est *mort pour son Église, pour son peuple*, *pour ses brebis*, etc. *Vous*, *ma-*

Aussi Jésus ordonne de prêcher la bonne nouvelle *à toutes les nations*, Matth., XXVIII, 19, attendu que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité*. 1 Tim., II, 4.

§ 2.

Quand on examine les œuvres des hommes et leur vie, on trouve que tous sont pécheurs plus ou moins. — L'expérience nous montre que les œuvres qui se commettent ici-bas sont à l'ordinaire plus ou moins mauvaises, souvent même scandaleuses, et la conscience, — quand nous voulons être sincères, — nous montre que les meilleures actions de notre vie non-seulement sont imparfaites, mais sont bien souvent le produit de la vanité, de l'intérêt ou de l'égoïsme, plutôt que du devoir ou de l'amour de Dieu.

Ce fait est reconnu par l'Ecriture sainte. Saint Paul, dans l'épître aux Romains, rassemble un certain nombre de passages de l'Ancien-Testament pour peindre, par différents traits, cet état de péché dans lequel les hommes sont tombés, et nous enseigner que rigoureusement *il n'y a pas de justes, pas même un seul : Il n'y a point d'homme droit, il n'y en a point qui recherche Dieu. Tous ont dévié, ils se sont en même temps corrompus. Aucun ne fait le bien, non pas un seul. Leur gosier est un sépulcre béant, leur langue est traîtresse, le venin de la vipère est sur leurs lèvres. Leur bouche*

ris, aimez vos femmes comme aussi Christ a aimé son Eglise, et s'est livré lui-même pour elle. Eph., V, 25. *Je donne ma vie pour mes brebis.* Jean, X, 15. *Prenez garde à vous* (Pasteurs d'Ephèse) *et à tout le troupeau dont Dieu vous a confié la surveillance pour paître l'Eglise du Seigneur, qu'il s'est acquise par son propre sang.* Act., XX, 18.

est pleine de jurements et d'amertume. Ils ont les pieds légers pour répandre le sang; la désolation et la ruine sont dans leurs voies; ils n'ont point connu le chemin de la paix; la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux. Rom., III, 10-18.

Les hommes ne sont donc pas sauvés par leurs œuvres. Sans doute ils pourraient bien obtenir le bonheur éternel par leurs œuvres, si elles étaient bonnes et conformes à la loi morale que Dieu a mise au dedans de chacun d'eux; car là loi dit *que l'homme qui fera ces choses trouvera en elles la* VIE, Rom., x, 5, c'est-à-dire que l'homme qui fera ce que la loi commande et sera réellement juste obtiendra par là la VIE, le bonheur éternel. — Mais comme l'expérience et la conscience nous montrent que chacun de nous est pécheur et non pas juste, parce qu'aucun de nous ne fait ce que la loi ordonne, il se trouve que, bien loin de mériter le salut par nos œuvres, ce sont elles qui sont la cause de notre condamnation. C'est pourquoi saint Paul déclare que *personne ne saurait être juste devant Dieu par des œuvres de loi* (c'est-à-dire des œuvres faites pour obéir à la loi intérieure, morale). Rom., III, 20. *Ayant connu que ce n'est pas par les œuvres de la* LOI (envisagée ici, soit au point de vue cérémoniel, soit au point de vue moral), *mais par la foi en Jésus-Christ que l'homme est justifié, nous avons nous-même cru en Jésus-Christ pour être justifié par la foi que nous avons en lui, et non par les œuvres de la* LOI, *parce que nul ne sera justifié par les œuvres de la* LOI. Gal., II, 16.

Les hommes ne sont donc pas sauvés par leurs œuvres, *car tous ont péché et se sont exclus de la gloire de Dieu* (c'est-à-dire du bonheur éternel). Rom., III, 23. Ce sont des *rebelles* qui ont besoin, au contraire, du pardon de Dieu et de sa grâce. Nous reconnaissons en cela la vérité de la réponse du Sauveur à cette exclamation de ses disciples : *Qui*

peut donc être sauvé ? — Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.

§ 3.

Que faut-il alors que le pécheur, ou plutôt tout homme, — car tous sont pécheurs, — fasse pour obtenir le pardon de ses fautes et être sauvé ? — Il faut que, plein du sentiment de ses fautes, *il accepte avec foi* ce pardon, cette réconciliation qui lui est offerte par Jésus-Christ. C'est comme l'enfant prodigue qui, plein du sentiment de ses fautes, retourne vers son père, et accepte avec amour et reconnaissance le pardon, la réconciliation que son père veut bien lui donner.

§ 4.

Nous avons dit que l'homme devait, avant tout, *avoir au cœur le sentiment profond de ses fautes.* En effet, si l'on n'a pas le sentiment d'avoir mal fait, on ne saurait avoir le besoin d'être pardonné ; et quand on n'éprouve pas ce besoin, — comme on éprouve la faim ou la soif, — bien loin d'aller chercher son pardon, on ne l'accepte pas même quand il nous est offert.

Ce sentiment de nos fautes et ce besoin de pardon se manifestent en nous par un sentiment de trouble, de malaise intérieur, qui, dans les grandes fautes, devient du *remords ;* — puis par une tristesse interne, une affliction profonde d'avoir commis la faute qu'on a commise, ou mené la vie qu'on a menée ; on pleure sur ses fautes, on voudrait ne pas les avoir faites, *on s'en repent.* C'est ce manque de paix et cette tristesse qui créent en nous le besoin du pardon d'un

Dieu que nous avons offensé, et nous pressent de le rechercher : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés !* Matth., v, 6.

Ainsi nous voyons le remords et le repentir pousser l'enfant prodigue à aller implorer le pardon de son père (Luc, xv, 11), et la pécheresse à aller jusque chez Simon le Pharisien pour demander le sien à Jésus (Luc, vii, 36-50). — C'est pour cela que Jean le précurseur préparait les voies du Seigneur *en prêchant le baptême de la repentance pour la rémission des péchés*, Luc, iii, 3, — et toutes les époques religieuses ont été préparées par un profond sentiment de ses fautes.

§ 5.

Lors donc que, travaillé par ce malaise intérieur que le péché laisse après lui, et le cœur touché de repentir, le pécheur sent vivement en lui-même le besoin de pardon, et s'écrie : Que faut-il faire pour être sauvé ? — alors l'Ecriture lui répond qu'il n'a qu'à *accepter avec foi* ce que Jésus, son Sauveur, a fait pour lui. Il lui offre précisément ce que son cœur désire, pardon, amour, expiation et affranchissement du péché : *Ceux qui ont accepté cette immense faveur, et la gratification de la justice* (de la justice qui vient de Dieu), *régneront en la* VIE *par un seul, Jésus-Christ.* Rom., v, 17.

Accepter ces immenses faveurs, c'est ce que l'Ecriture appelle *se réconcilier avec Dieu, faire sa paix avec Dieu.*

Dieu attire le pécheur *à Lui* en lui tendant la main de réconciliation par ces grâces inouïes qu'il lui offre dans son amour, et la foi est comme la main qui saisit ce que Dieu veut bien nous donner, car, nous l'avons dit, il faut *accepter avec foi.*

§ 6.

La foi est tout ensemble un sentiment du *cœur* et une conviction de *l'esprit* qui se montrent par une confiance entière dans la personne et dans les paroles de celui en qui nous avons foi. La foi bannit le doute. — Quand la foi est à son plus haut degré, elle devient pour l'homme comme une vue de ce qu'il espère, et comme la montre de ce que ses yeux ne peuvent voir, ni ses mains toucher : la foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit pas. Hébr., XI, 1.

La foi en Dieu est, pour le chrétien, cette conviction profonde *du cœur* et *de l'esprit* que Dieu nous aime bien réellement plus que nous ne pouvons même le comprendre, puisqu'il a sacrifié son propre Fils pour nous, qu'il nous a pardonnés (justifiés), et nous donnera le bonheur éternel. — C'est tout à la fois, comme on le voit, un sentiment profond d'amour et de reconnaissance qui fait battre *le cœur* pour Dieu, et la certitude *en notre esprit* que tout cela est bien réel.

La foi en Christ est cette conviction profonde *du cœur* et *de l'esprit* que Jésus est bien le Fils de Dieu, qui a poussé l'amour jusqu'à venir ici-bas souffrir et mourir pour nous, afin de nous donner pardon, amour, expiation et affranchissement du péché, ou, en deux mots, réconciliation et salut. — C'est tout à la fois un sentiment d'amour et de reconnaissance qui fait battre *le cœur* pour Jésus, et la certitude *en notre esprit* que tout cela est bien réel.

Y a-t-il donc deux fois pour le chrétien, la foi en Dieu et la foi en Christ? — Non, c'est une seule et même foi, c'est-à-dire que c'est un seul et même sentiment d'amour et de vive

gratitude pour ces deux êtres, dont l'amour nous est devenu manifeste dans le seul et même sacrifice de Jésus. Dieu et Jésus sont si étroitement unis ensemble dans notre cœur et dans notre amour qu'ils ne sont qu'un, comme ils sont un dans leur œuvre. Nous n'allons au Père que par le Fils, et dès que nous allons au Fils il nous mène au Père [1].

§ 7.

Pour pouvoir accepter avec foi cette grâce que Dieu nous offre, il faut que connaissance nous en soit donnée. C'est pour cela que Jésus a envoyé les apôtres pour la publier, la prêcher, et c'est en ce sens que saint Paul nous dit : *Comment croirait-on en Christ, si l'on n'en a point ouï parler? Et comment en entendrait-on parler, si personne ne prêche? Et comment se trouvera-t-il des hommes qui prêchent, si on ne les envoie pas?... La foi vient de ce qu'on entend, et l'on en-*

[1] Cette unité du Père et du Fils dans le cœur du chrétien n'est pas autre chose que le reflet de l'unité dans laquelle le Père et le Fils sont entre eux, soit dans leur personne, soit dans leur œuvre. Leur unité objective se produit et se reflète d'une manière subjective dans le chrétien. En effet, Christ étant l'image même du Dieu invisible, l'empreinte adéquate de Dieu, un avec Dieu, le chrétien ne peut connaître le Père que par le Fils et dans le Fils, et dès qu'il connaît le Fils, il connaît en lui et par lui le Père. De plus, l'amour de Dieu et de Christ nous sont manifestés dans un seul et même sacrifice, celui de Christ. Le cœur du chrétien ne peut pas être touché de l'amour de l'un sans être en même temps, et dans la même mesure, touché de l'amour de l'autre. De là son amour pour l'un, c'est l'amour pour l'autre; ils sont un dans son cœur, qui sent toujours, si je puis dire, Dieu en Christ, et Christ en Dieu. — L'unité objective des personnes et de l'œuvre a, comme on le voit, pour corrélatif nécessaire l'unité subjective de Dieu et de Christ dans le chrétien. Plus *la foi* en Dieu et en Christ est vive, plus la conscience de cette unité de Dieu et de Christ devient vive en nous. Mais à ce point de vue encore il y a unité, et non pas identité.

tend parce que la parole de Dieu est prêchée. Rom., x, 14-17.

L'Ecriture désigne par le nom d'*appelés* ou *invités* tous ceux à qui la bonne nouvelle est annoncée. Ils sont appelés à l'Evangile, invités à y prendre part par l'annonce, la prédication ou promulgation qui en est faite dans le monde. — L'Ecriture désigne par le nom d'*élus* ou *choisis* tous ceux qui, après avoir ouï la bonne nouvelle, l'Evangile, l'acceptent avec foi. Les élus sont donc ceux que nous appelons *chrétiens.*

Nous voyons, en effet, quand nous considérons ce qui se passe ici-bas, que tous les hommes *appelés* à la bonne nouvelle, invités à y prendre part, ne l'acceptent pas tous. C'est ce qui se passait déjà auprès de Jésus-Christ, qui disait, à ce propos, aux hommes qui l'entouraient : *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus* (Matth., XXII, 14 ; XX, 16 ; VII, 13, 14), c'est-à-dire que le nombre de ceux à qui l'on annonce la bonne nouvelle est grand, mais que, comparativement, le nombre de ceux qui l'acceptent avec foi et deviennent de vrais chrétiens est petit[1].

[1] Tous les événements historiques qui se déroulent dans le temps dans ce monde peuvent être envisagés sous deux points de vue différents : celui de la *liberté de l'homme* et celui de la *toute-science* et *toute-puissance de Dieu.* Il en doit être de même de ce qui se rapporte au développement du christianisme parmi les hommes.

Si nous considérons le développement du christianisme au point de vue de la liberté de l'homme, l'expérience nous montre que, parmi ceux à qui la bonne nouvelle est annoncée et offerte, les uns l'acceptent, les autres la rejettent. L'acceptation et le refus étant des actes de la volonté et de la liberté de l'homme, il dépend donc de l'homme même de se laisser aller à la douce influence de l'esprit de Dieu ou d'y résister, et, par suite, d'être ou de ne pas être de l'Eglise, du peuple de Dieu, des élus. L'Ecriture sainte affirme par son enseignement la vérité de ce point de vue, et cela non-seulement en posant d'une manière générale le fait de la liberté de l'homme, mais aussi par des déclarations particulières au sujet qui nous intéresse ici : « Ceux qui *ont accepté* cette im« mense faveur et la gratification de la justice régneront en la VIE par

On peut se demander comment et pourquoi il se fait que

« un seul, Jésus-Christ. Rom., v, 17. » Jésus disait : « *Vous ne voulez pas* « venir à moi pour avoir la VIE. Jean, v, 40. *Travaillez pour avoir*, non « la nourriture qui périt, mais la nourriture qui demeure en la vie éter- « nelle, que le Fils de l'homme vous donnera. Jean, vi, 27. *Jérusalem,* « *combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants.... mais vous ne l'avez* « *pas voulu !* Luc, xiii, 34. Si vous étiez aveugles, vous seriez exempts « de péché, mais *puisque vous dites vous-mêmes que vous voyez,* votre pé- « ché subsiste. Jean, ix, 41. » Voyez en particulier la parabole du festin, où les refus sont énoncés d'une manière bien positive, et où l'accepta- tion de l'invitation est clairement montrée. Luc, xiv, 15-24, etc. Ce re- fus a pour cause la volonté même de l'homme qui endurcit son cœur et se refuse à l'amour de Dieu. (Voyez le même fait dans l'Ancien-Testa- ment. Exod., viii, 15-32 ; ix, 36 ; 2 Chron., xxxvi, 13 ; Zach., vii, 11-12 ; Ps. xcv, 8 ; Ezéch., ii, 4 ; 1 Sam., vi, 6, et Act., xix, 9 ; Hébr., iii, 8.) En effet, nous savons que la volonté de Dieu n'est pas que les uns périssent et que les autres soient sauvés, mais qu'*aucun ne se perde et que tous se convertissent* (2 Pierre, iii, 9), et que, dans ce but, la Rédemption a pour objet *tous les hommes.* (Voyez § 1, § 2.) — Si nous considérons le développement du christianisme au point de vue de la toute-science et de la toute-puissance de Dieu, ou, comme on le dit ordinairement, au point de vue de la préscience et prédestination de Dieu, alors, à ce point de vue, ce développement, c'est-à-dire finalement cette acceptation des uns et ce refus des autres nous apparaissent liés par un contexte divin et procéder conformément à une volonté divine existante avant tout temps, ou plutôt au-dessus de tout temps. A ce point de vue, l'élection des uns et la non-élection des autres remontent à cette préscience de Dieu qui prédétermine ou prédestine, et ce refus des uns comme l'accep- tation des autres est un fait de cette puissance de Dieu qui endurcit ou qui touche le cœur des hommes. L'Ecriture sainte affirme par son en- seignement la vérité de ce point de vue, et cela non-seulement en posant d'une manière générale ce fait de la toute-science et de la toute- puissance de Dieu, mais aussi par des déclarations particulières à no- tre sujet. Ainsi la Rédemption du genre humain par Jésus-Christ est un *mystère caché de tout temps en Dieu* (Eph., iii, 10) ; c'est *le projet éternel exécuté, réalisé par Jésus-Christ* (Eph., iii, 11). Les chrétiens sont tels, sont élus *selon que Dieu les a choisis* (2 Thess., ii, 17), *selon que Dieu l'avait résolu, et leur en a fait la grâce en Jésus-Christ avant tous les siè- cles* (2 Tim., i, 9), *les ayant dans sa bonté prédestinés à être ses enfants adoptifs par Jésus-Christ* (Eph., i, 9, 11), *et ceux que Dieu a projetés et déterminés à l'avance à être semblables à son Fils, pour qu'il soit l'aîné de beaucoup de frères ; ceux, dis-je, qu'il a déterminés à l'avance, il les a appe-*

De ceci ne s'endurcit personne ; cette idée est même un outrage à sa bonté mais l'homme s'endurcit lui-même parce qu'il est libre, néanmoins son endurcissement quel qu'il soit, est fini comme lui, et la puissance de Dieu est infinie. Dieu ne veut pas qu'aucun soit perdu, mais que tous soient sauvés. Tel a été le but de la création. Toutes les résistances ont été prévues et les moyens de les vaincre préparés d'avance. ... injuste

tant d'hommes repoussent un aussi grand bienfait que celui du pardon de leurs fautes, et se refusent ainsi à l'amour de Dieu et de Christ. — Cela vient de ce que la plupart des hommes sont insouciants pour tout ce qui tient à la vie spirituelle et à l'éternité. Tout entiers à ce monde, ils préfèrent ne s'occuper que de leurs affaires temporelles, de leurs intérêts et de leurs plaisirs. Ils suivent *la voie large* au lieu du *chemin étroit.* Aussi Jésus compare *l'appel* qui leur est adressé, par la prédication de la parole de Dieu, à une semence qui, tombant dans une terre non préparée, ne peut pas lever, ou qui, si elle lève, ne peut arriver à maturité et porter des fruits. La terre bien préparée, c'est le cœur repentant qui sent le besoin du pardon.

Voici cette parabole : ***Un semeur sortit pour semer. Une partie du grain qu'il semait tomba le long du chemin, et il***

lés; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Rom., VIII, 19, 30. De sorte que l'acceptation et le refus viennent de Dieu, qui *a pitié de qui il veut et endurcit qui il veut.* Rom., IX, 19. — Aussi, quand on prêche l'Evangile, *ceux qui ont été établis pour la* VIE *éternelle croient* (Act., XIII, 48), mais *les incrédules viennent, par leur rébellion, se briser contre la parole, ce pourquoi ils ont été établis* (1 Pierre, II, 8).

Ces deux points de vue sont tous deux vrais, tous deux enseignés par l'Ecriture. Il faut donc se garder d'admettre l'un pour repousser l'autre, il faut les accepter tous deux. Cette acceptation paraît difficile en ce que l'on se demande s'il n'y a pas ici, — comme du reste dans tout développement historique, — contradiction entre les affirmations auxquelles ils conduisent, si l'admission de l'un n'est pas en soi déjà la négation de l'autre. Pour résoudre cette nouvelle difficulté, il faudrait examiner : x 1° dans quel rapport se trouve la liberté de l'homme avec la toute-puissance de Dieu; 2° dans quel rapport se trouve la liberté de l'homme avec la toute-science de Dieu. — On comprend que nous ne pouvons pas entrer ici dans ce champ nouveau de considérations, et que nous devons nous borner à rassurer chaque fidèle en lui déclarant qu'il n'y a pas contradiction, mais qu'il y a harmonie, comme l'expérience le prouve à un chacun, de sorte que l'Ecriture est, comme toujours, la vérité et toute la vérité.

x Dieu est amour, et c'est cet amour qui l'a porté à créer les intelligences libres. Cà même avait pu ne... pouvait-il permettre à les appeler à l'existence sachant par sa prescience qu'un grand nombre, ou plutôt que toutes se perdraient, je parle des anges tombés et des hommes, s'il ne les ramenait à lui, et qu'aucune n'y reviendrait d'elle-même. Maintenant conclure que Dieu ramène les unes et non les autres, quoiqu'aucune ne l'ait mérité, c'est faire Dieu profondément injuste. Puisque toutes sont dans le même état et qu'aucune ne revient sans que Dieu fléchisse sa résistance.

vint des oiseaux qui le mangèrent. Une autre partie tomba sur des endroits pierreux où il y avait peu de terre ; le grain leva promptement, parce que la terre avait peu de profondeur ; mais le soleil ayant paru la plante fut brûlée et sécha faute de racines. Une autre partie tomba parmi les épines ; mais les épines prirent de l'accroissement et l'étouffèrent. Une autre partie tomba sur un bon terrain, et rendit ici cent, là soixante, ailleurs trente pour un. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. Matth., XIII, 3-9. — *Ecoutez donc ce que signifie la parabole du semeur : Quand un homme entend la parole du royaume de Dieu sans y faire attention, le malin vient et emporte ce qui a été semé dans son cœur : cet homme est celui qui a reçu la semence le long du chemin. Celui qui l'a reçue dans des endroits pierreux, c'est celui qui l'écoute et la reçoit d'abord avec joie ; mais cette disposition n'ayant pas de racines en lui est passagère, et il tombe à la première affliction ou à la première persécution à laquelle il est exposé à cause de la parole. Celui qui a reçu la semence parmi les épines, c'est celui qui entend la parole ; mais les soins du siècle présent et la séduction des richesses étouffent cette parole et la rendent infructueuse. Enfin celui qui a reçu la semence en bonne terre, c'est celui qui écoute la parole et qui la comprend ; c'est celui qui porte du fruit ; de sorte qu'un grain en rapporte cent, un autre soixante et un autre trente.* Matth., XIII, 18-23.

§ 8.

Nous voyons par là que la repentence du cœur est la préparation pour arriver à la foi. — Le pécheur laissé à lui-même ressent dans son cœur, — dans telle ou telle circonstance que Dieu ménage tôt ou tard, — ce trouble, cette inquiétude qu'y laisse toujours le sentiment de ses fautes

dire que la liberté de l'homme pourra opposer une éternelle résistance à la volonté de Dieu. C'est supposer que Dieu ne l'a pas prévu ou que l'ayant prévu il a donné l'existence à des êtres qu'il savoit ne pouvoir arracher aux éternels tourments. C'est faire Dieu [illegible] cruel. C'est le faire semblable à l'homme le [illegible] le plus [illegible]

(remords et repentir). Le besoin de pardon, besoin d'autant plus vif que ses fautes ont été plus graves, se fait sentir à lui ; il se demande avec douleur : Que faire pour être sauvé? — Si, quand la terre est ainsi préparée, on lui annonce la bonne nouvelle en lui déclarant ce que Jésus a fait pour lui ; s'il vient à connaître qu'il y a pardon et amour, amour infini ! pour lui auprès de ce Dieu qu'il a offensé, ce pardon et cet amour vont droit à ce cœur qui a soif d'être aimé et pardonné ; ils le touchent et font naître dans le pécheur la confiance et *la foi* en celui qui l'aime et le chérit.

Ainsi s'opère la réconciliation ; c'est l'amour qui évoque l'amour. *Dieu nous attire,* et nous allons à lui. Comme dit l'apôtre saint Jean : *Nous l'aimons parce qu'il nous a aimé le premier.* 1 Jean, IV, 19.

§ 9.

1. L'existence en nous de la foi se manifeste tout d'abord par un changement intérieur qui s'opère dans *les pensées* et *les sentiments,* dans l'esprit et dans le cœur de celui qu'elle anime.

1° *Des pensées nouvelles* se font jour en lui et chassent les anciennes : Dieu, son Sauveur, ses destinées éternelles, ses intérêts spirituels et éternels s'emparent de son esprit et en chassent toutes les pensées mauvaises qui l'occupaient auparavant. — 2° *Des sentiments nouveaux* se font jour en lui et prennent la place des anciens. Il sent son cœur battre pour Dieu et pour Jésus d'amour et de reconnaissance, tandis qu'auparavant il n'aimait que ses plaisirs même les plus déréglés. — Enfin cette réconciliation qui s'est opérée, ces sentiments nouveaux et ces pensées nouvelles font succéder dans le chrétien, à l'angoisse du remords et du repentir, le

calme du pardon, et mettent dans son âme, dans son cœur, en lui tout entier, *une paix*, une satisfaction qui l'étonne et le surprend. Il ne l'avait jamais connue. ***La paix de Dieu qui surpasse toute intelligence garde son cœur et son esprit en Jésus-Christ.*** Phil., IV, 7.

2. Si l'on nous demande, comme autrefois Nicodème à Jésus, comment cela se peut-il faire? nous répondons avec Jésus : Il en est de ceci comme du vent. ***Le vent souffle où il veut et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va.*** Le comment appartient à Dieu; pour nous, nous en éprouvons la réalité. (Voyez plus loin l'explication de l'entretien de Nicodème avec Jésus.)

L'expérience nous montre que chez les uns ce changement intérieur s'opère graduellement et sans secousse, tandis que chez les autres il a lieu brusquement et comme tout d'un coup. Le premier cas se présente généralement chez les hommes qui, n'ayant pas commis de grandes fautes, ont été amenés doucement (ordinairement par l'éducation) au sentiment de leurs fautes, au besoin du pardon, et par là à la foi en Christ, qui seul peut réconcilier et sauver. Le second cas a lieu généralement chez ces hommes dont la vie a été souillée de fautes et de désordres. Ils sont appelés tout à coup, par un de ces événements que Dieu ménage, à la conscience de leur péché, à un besoin de pardon d'autant plus vif que leurs fautes ont été plus graves et plus nombreuses, et par là à la foi en Christ, qui seul peut leur donner le pardon et la paix.

L'Écriture 3. ~~L'histoire~~ désigne ce changement intérieur par les noms de ***conversion, régénération*** et ***naissance d'en haut;*** de là les noms de ***convertis, régénérés*** et ***nés de Dieu*** donnés aux chrétiens. Ces différents noms donnés à une même chose proviennent de ce que cette chose peut être envisagée sous différents points de vue.

Conversion signifie proprement *l'action de se retourner.* Ce changement intérieur survenu dans la direction de la vie du pécheur est assimilé au changement de direction d'un homme qui, marchant sur une route, *se retourne* pour marcher dans une direction inverse.

Régénération signifie proprement *nouvelle naissance.* Ce changement spirituel survenu dans la direction de la vie du pécheur est assimilé à ce changement qui surviendrait dans un individu qui, rentrant dans le sein maternel, naîtrait de nouveau. Il ouvre ainsi les yeux à une nouvelle existence et commence une nouvelle vie. L'expression *naissance d'en haut* marque que cette nouvelle naissance s'opère par la puissance de Dieu, par l'esprit de Dieu, et signifie naissance qui vient d'en haut, c'est-à-dire de Dieu.

4. Voici sur ce sujet le principal trait rapporté dans l'Écriture : « *Il y avait parmi les pharisiens un homme qui s'ap*« *pelait Nicodème ; c'était un magistrat juif. Cet homme vint* « *de nuit vers Jésus, et lui dit : Maître, nous savons que tu es* « *un docteur venu de Dieu, car personne ne peut faire les pro*« *diges que tu fais si Dieu n'est avec lui.* » — L'amour de la vérité n'avait pas complétement rempli le cœur de Nicodème, car il vient de nuit, à la dérobée ; néanmoins il est ébranlé, il croit sans croire. Les œuvres extérieures de Jésus, ses miracles l'ont frappé. Ne doutant pas, pour ce qui le concerne, en sa qualité d'*enfant d'Abraham, de né d'Abraham,* d'avoir part au royaume de Dieu, il allait sans doute demander à Jésus s'il était vraiment le Messie, s'il allait entrer dans son règne, lorsque Jésus, qui démêle ce mélange de désirs et de préjugés, n'attend pas la question de Nicodème : « *Jésus prit la parole et lui dit : En vérité, en vérité,* « *je te le dis, si l'on ne naît d'en haut on ne peut voir* (c'est- « à-dire avoir part) *le royaume de Dieu.* » — Jésus prend ainsi à partie les sentiments intérieurs de Nicodème, comme



s'il lui disait : Tu penses participer au règne du Messie à cause de ta naissance juive, mais détrompe-toi ; on ne peut participer au royaume de Dieu que si l'on naît d'en haut. — « *Nicodème* (tout étonné et s'arrêtant à la seule idée de naî-« tre) *lui dit : Comment un homme qui est vieux* (Nicodème « l'était apparemment) *peut-il naître ?* Cela n'est-il pas im-« possible, absurde ? *Il ne peut pas rentrer dans le sein de sa « mère et naître. — Jésus reprit : En vérité, en vérité, je « te le dis : Si l'on ne naît d'eau et d'esprit on ne peut en-« trer dans le royaume de Dieu.* » — Jésus répond ainsi à l'étonnement de Nicodème en répétant la même parole que plus haut. Mais, pour montrer à Nicodème qu'il s'est mépris, qu'il ne s'agit pas ici de naître *au propre, de naître de la chair,* mais de naître *au figuré, de naître d'en haut,* il remplace le mot *d'en haut* par les mots explicatifs *naître d'eau et d'esprit.* Ainsi la naissance dont parle Jésus, ce n'est pas une naissance qui se puise dans la chair, mais dans *l'eau* du baptême ; c'est cette purification spirituelle par la repentance qui se trouve dans le néophyte ; et non-seulement cela, mais c'est aussi une purification qu'on puise dans *l'esprit*, l'esprit de Dieu, ce principe nouveau de vie intérieure qui change intérieurement l'esprit du pécheur, et que Dieu communique par la manifestation de son amour. Ce n'est que par cette naissance spirituelle qu'on peut entrer dans un royaume spirituel. Et il en est ainsi, parce que la force et l'effet produit étant homogènes, « *ce qui est né de la chair est chair* » (par conséquent rentrer dans le sein de sa mère est inutile pour le royaume de Dieu), « *mais ce qui est né de « l'esprit est esprit,* » et c'est là seulement qu'on peut puiser les qualités spirituelles nécessaires pour avoir part à un royaume spirituel. — Il y a ici dans l'entretien comme une pause. Ces paroles ouvrent à l'esprit de Nicodème un champ tout nouveau ; il demeure étonné, se demandant encore

comment on peut naître ainsi. Jésus, s'en apercevant, répond à ces réflexions mentales de Nicodème : — « *Ne t'é-« tonne point de ce que je t'ai dit qu'il faut naître d'en haut. « Le vent souffle où il veut et tu en entends le bruit ; mais tu « ne sais ni d'où il vient ni où il va ; il en est de même de ce-« lui qui est né de l'esprit.* » Comme si Jésus disait : Ne t'étonne pas de ce que je te dis de cette naissance d'en haut, parce que tu n'as pas vu et ne comprends pas la manière dont elle s'opère ; il en est comme du vent : tu ne le vois point, tu ne sais ni d'où il vient ni où il va ; cependant tu sais qu'il souffle, car tu en entends le bruit ; de même celui qui est né d'en haut, qui a senti l'action du souffle de l'esprit de Dieu au dedans de lui, ne sait s'expliquer comment cela se fait, mais il sait que cela s'est fait. — Malgré cette explication, Nicodème resta sous la même idée qui le travaillait. « *Il prit la parole et dit : Comment ces choses se « peuvent-elles faire ?* » Cela dépasse encore son entendement, parce que dans ces choses il faut avoir éprouvé pour comprendre. Jean, III, 1-10.

§ 10.

Il ne suffit pas pour être chrétien d'être régénéré ou converti : *La naissance d'en haut est l'entrée dans le royaume de Dieu.* Jean, III, 5.

La foi qui *s'est manifestée intérieurement* en nous par ce changement dans nos sentiments et nos pensées, qu'on appelle conversion, régénération, ne doit pas s'arrêter là. Il faut qu'elle se développe encore et *se manifeste à l'extérieur,* hors de nous, par un changement dans notre conduite, par une vie nouvelle. La pratique d'œuvres morales, saintes et religieuses, qu'on appelle la *sanctification,* doit être la mani-

festation extérieure et visible de la sainteté intérieure et invisible du pécheur que la foi a vraiment régénéré.

En effet, comme toutes nos actions et nos œuvres sont produites par nos sentiments et nos pensées, si ces sentiments et ces pensées sont vraiment changés, nos œuvres doivent l'être aussi. La preuve visible que ce changement intérieur n'est pas une illusion ou un mensonge, c'est qu'il se produise aux yeux par un changement extérieur correspondant. La vie extérieure doit être à l'unisson de la vie intérieure. Il ne suffit pas de bien penser et de bien sentir, il faut bien faire. L'Ecriture le dit partout.

Jésus repousse ceux qui se bornent à des sentiments et à des paroles à son égard; il veut que ces sentiments et ces paroles soient mis en pratique : *Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur! Seigneur! qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est au ciel.* Matth., VII, 21. *Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron; il retranche toute branche qui est en moi sans porter de fruits, et il émonde toute branche qui porte du fruit, afin qu'elle en porte davantage.* Jean, XV, 1-2. Voyez encore la parabole des talents, Matth., XXV, 14-30, et celle du Semeur, Matth., XIII, 3-9.

Saint Jean dit de même : *C'est à ceci que l'on reconnaît les enfants de Dieu et les enfants du diable; quiconque ne pratique pas la justice n'est point né de Dieu, non plus que celui qui n'aime pas son frère.... Nous avons connu l'amour de Christ en ce qu'il a donné sa vie pour nous; nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un possède les biens de ce monde, et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? Mes chers enfants, n'aimons pas seulement en parole et de langue, mais en effet et en réalité. Car c'est à cela que nous connaissons que nous sommes enfants de*

la vérité, et c'est par là que nous rassurerons nos cœurs devant Dieu.... Celui qui garde ses commandements demeure en Dieu et Dieu demeure en lui. 1 Jean, III, 10-24.

Saint Paul dit de même : *Mes frères, nous vous prions et nous vous conjurons, au nom du Seigneur Jésus, de marcher de mieux en mieux, comme vous l'avez appris de nous, dans la route qu'il faut suivre pour plaire à Dieu. Vous savez bien quels commandements nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jésus ; car c'est la volonté de Dieu que vous soyez saints et que vous vous absteniez de l'impureté.... car Dieu ne nous a pas appelés à vivre dans l'impureté, mais dans la sainteté. Celui donc qui méprise ce commandement méprise non pas un homme, mais Dieu lui-même, qui nous a donné son esprit, cet esprit qui est saint.* 1 Thess., IV, 1-8. *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement.* Phil., II, 12. — *Faites vos efforts pour avoir la paix avec tout le monde, et pour vivre dans la sainteté sans laquelle personne ne verra le Seigneur.* Hébr., XI, 14.

Saint Jacques, en particulier, répond à ceux qui réduisent l'expression de leur foi à des sentiments et à des pensées (changement intérieur), et n'y joignent pas la mise en pratique de ces sentiments et de ces pensées, que c'est là une foi avortée, menteuse et inefficace pour le salut : *Mes frères, si quelqu'un dit qu'il a la foi et qu'il n'ait pas les œuvres, de quoi cette foi lui servira-t-elle ? Cette foi pourra-t-elle le sauver ?* — Il nous montre comment cette foi qui se borne à des paroles est une dérision : *Si l'un de nos frères ou l'une de nos sœurs manquent de vêtements et de ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, et que quelqu'un leur dise : Allez en paix, allez vous chauffer et vous rassasier sans leur donner ce dont ils ont besoin, à quoi cela servira-t-il ? Il en est ainsi de la foi ; si elle n'a pas les œuvres, elle est entièrement morte.* — Il nous montre comment la foi, qui est le

principe, ne peut pas se séparer des œuvres, qui sont la conséquence. Les œuvres sont dans la foi comme l'arbre est dans la graine, le fleuve dans la source, la conséquence dans son principe ; il n'y a qu'à développer, et l'un sort de l'autre et se montre : *Mais quelqu'un pourra me dire : Tu as la foi et moi j'ai les œuvres. Je lui réponds, montre-moi ta foi sans tes œuvres, et moi je te ferai voir ma foi par mes œuvres. Tu crois qu'il n'y a qu'un Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi, — et ils en tremblent !* — Cette foi, ainsi réduite à n'être plus qu'une foi de tête, n'est donc pas suffisante, car on pourrait l'avoir et être un démon ; ce qu'il faut, c'est une foi se manifestant extérieurement par de bonnes œuvres ; toute autre foi est inachevée, incomplète, défectueuse. Il faut au principe sa conséquence : *Veux-tu donc être convaincu, homme vain ! que ta foi sans les œuvres est morte ? — Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres lorsqu'il offrit son fils Isaac sur un autel ? Ne vois-tu pas que sa foi produisait ses œuvres, et que par ses œuvres sa foi fut déclarée parfaite ? Et ainsi s'accomplit ce que dit l'Ecriture : « Abraham eut foi en Dieu, et cela lui fut imputé à justice, » et il fut appelé ami de Dieu. Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement. Rahab, l'hôtelière, ne fut-elle pas de même justifiée par les œuvres lorsqu'elle fit cacher chez elle les émissaires de Josué, et qu'elle les fit retourner par un autre chemin ? Car, de même que le corps sans âme est mort, ainsi la foi sans les œuvres est morte.* Jacq., II, 14-16.

§ 11.

Le chrétien peut donc s'assurer qu'il a la foi, qu'ainsi il est réconcilié avec Dieu et sera sauvé. — En effet, la foi, manifestant son existence, soit *intérieurement*, par ce chan-

gement dans les sentiments et les pensées qu'on appelle la régénération ou la conversion, soit *extérieurement*, par ce changement dans les œuvres et la conduite qu'on appelle la sanctification, le chrétien qui veut s'assurer qu'il a la foi n'a qu'à examiner son cœur pour savoir s'il a éprouvé ce changement interne, s'il bat maintenant pour Dieu et pour Christ, — et qu'à examiner sa conduite pour savoir si elle a changé et est devenue conforme à ce que Dieu réclame de lui.

La réunion de ces deux caractères est indispensable. L'expérience nous apprend en effet que, malheureusement, il y a des hommes qui se montrent différents, dans la pratique et dans la vie, de ce qu'on devait attendre des sentiments et des pensées qu'ils disent être en eux, de sorte que ce serait être dans une illusion complète que de s'imaginer que des sentiments et des pensées suffisent à elles seules. Il faut les mettre en pratique : saint Jacques nous le dit bien positivement.

De plus, l'expérience nous apprend encore qu'il y a des chrétiens qui, au bout de quelque temps, retombent dans leurs mauvaises pensées, leurs mauvais sentiments d'autrefois et retournent à leur mauvais train. Ceux-là sont complétement déchus de la foi et plus coupables qu'auparavant : *Si, après s'être retirés des souillures du monde par la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils* (les chrétiens) *viennent à être vaincus en s'y engageant de nouveau, leur condition est devenue pire que la première. Car il leur eût été plus avantageux de n'avoir point connu la voie de la justice que de se détourner, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été donné. Mais il leur est arrivé ce que dit un proverbe si vrai : Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi, et la truie, après avoir été lavée, s'est vautrée de nouveau dans le bourbier.* 2 Pierre, II, 20-22.

§ 12.

1. Le chrétien, qui, dans certains cas, naît de nouveau comme tout d'un coup (§ 9), ne peut pas devenir saint tout d'un coup, parce qu'il faut du temps pour que ce changement intérieur s'affermisse par la vie pratique. Il faut être souvent mis à l'épreuve, et à toutes sortes d'épreuves, pour savoir si nous sommes réellement saints comme nous pensons l'être, et si ces pieux sentiments de notre cœur et ces bonnes pensées de notre esprit sont solides. Nous savons, en effet, par expérience, que, si *l'esprit est plein de courage, la chair est faible* (Matth., XXVI, 41), de sorte que nos bonnes résolutions ne suffisent pas à elles seules pour nous rendre saints, il faut qu'elles soient éprouvées longtemps et de toute sorte de manières.

C'est pour nous montrer ce que sont et ce que doivent être les chrétiens que l'Ecriture les appelle « *les saints.* » L'histoire nous apprend, en effet, que les premiers chrétiens se distinguaient des païens par la sainteté de leur vie. — L'Eglise romaine a gardé le mot, mais en a changé le sens quand elle désigne par le nom de *saints* et de *saintes* certains chrétiens en particulier qu'elle a canonisés, et dont elle fait des demi-dieux ou des demi-déesses auxquels elle rend un culte appelé *dulie*. L'Ecriture désigne par le nom de *saints* tous les chrétiens sans distinction; c'est ainsi que saint Paul, au lieu de mettre pour adresse à ses lettres : *aux chrétiens* de Rome, *aux chrétiens* de Corinthe, *aux chrétiens* d'Ephèse, etc., met : *aux saints* qui sont à Rome (I, 7), *aux saints* qui sont à Corinthe (I, 2), *aux saints* qui sont à Ephèse (I, 1), etc. Le mot de *chrétien* n'était pas en usage à cette époque.

2. Ce nom de *saint*, donné aux chrétiens, ne leur est donné

que par comparaison avec les autres hommes; car, quelque avancé qu'un chrétien soit dans la sainteté, il est encore bien loin de la perfection; aussi sa vie doit-elle être considérée comme une vie de sanctification et de perfectionnement. Il doit marcher toujours en avant vers la perfection, selon la recommandation de Jésus-Christ : *Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait* (Matth., v, 48), et sa vie doit devenir de plus en plus sainte : *Nous vous prions et nous vous conjurons... de marcher de mieux en mieux, comme vous l'avez appris de nous, dans la route qu'il faut suivre pour plaire à Dieu.* 1 Thess., IV, 1. *Soyez fermes et inébranlables, travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur, puisque vous savez que votre travail ne sera pas sans récompense auprès du Seigneur.* 1 Cor., XV, 58. Saint Paul disait en parlant de lui-même : *Je ne me persuade pas d'être encore parvenu à la perfection; mais voici ce que je fais : je laisse les choses qui sont en arrière, et, m'efforçant d'atteindre à celles qui sont en avant, je poursuis ma course vers le bout de la carrière pour remporter le prix auquel Dieu m'appelle par Jésus-Christ. Que ce sentiment nous anime donc nous tous* (chrétiens) *qui sommes bien instruits.* Phil., III, 13-15.

On voit par là que, s'il arrive au chrétien de faire toujours des chutes, il en fait tous les jours moins, parce qu'il s'affermit chaque jour davantage dans la pratique du bien et dans le repoussement pour le mal. Comme, d'autre part, les épreuves durent toute la vie, la sanctification est une œuvre de toute la vie, il faut *travailler à notre salut* jusqu'à notre dernier jour.

§ 13.

Cependant, quand bien même le chrétien, le régénéré fait

encore et toute sa vie des fautes, il y a une différence du tout au tout entre ce qu'il est maintenant et ce qu'il était avant la régénération, surtout chez les hommes où cette dernière a eu lieu comme tout d'un coup.

Autrefois, avant d'être régénéré, ses sentiments et ses pensées étaient mauvaises, par suite ses actions l'étaient aussi ; or, quand il lui arrivait *d'avoir la volonté de faire le bien, il ne trouvait pas la force de l'accomplir,* si bien que, devenu impuissant, *il ne faisait pas le bien qu'il aurait voulu, mais faisait le mal qu'il n'aurait pas voulu faire... Voulant le bien, le mal se trouvait* toujours finalement *attaché à lui. Prenant pourtant plaisir intérieurement à la loi de Dieu, il trouvait* toujours *une autre loi dans ses membres qui combattait contre la loi de son esprit et le rendait captif de la loi du péché.* Rom., VII, 17-23. Le bien, quand il le faisait, était une exception dans sa vie ; il marchait dans le mal et vers la MORT (condamnation à venir). — Aujourd'hui qu'il est régénéré, ses sentiments et ses pensées sont bonnes et pieuses, par suite ses actions le sont aussi. Il a retrouvé cette puissance pour le bien qui lui manquait ; dans cet esprit nouveau qui l'anime, c'est *un esprit de sainteté, un esprit saint, l'esprit de Christ* (Rom., VIII, 9), *l'esprit de Dieu* (Rom., VIII, 9) qui lui a été donné lorsqu'*il est né de l'esprit* (Jean, III, 8), *né de nouveau, né de Dieu* (1 Jean, II, 29). Les fautes qui se rencontrent maintenant dans sa vie sont une exception, elles deviennent toujours moindres, toujours plus rares ; elles excitent en lui des regrets d'autant plus vifs qu'elles sont des offenses à celui qu'il aime ; il marche dans la sainteté et vers la VIE.

Autrefois *homme charnel et animal,* dominé par *les inclinations de la chair, et s'abandonnant à ses volontés et à ses pensées* (Eph., II, 3), le chrétien non régénéré *marchait selon la chair* (Rom., VIII, 1), *aimant les choses de la chair*

(Rom., VIII, 5) et en faisant les œuvres. *Or, il est aisé de connaître quelles sont les œuvres de la chair : c'est l'adultère, la fornication, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, l'empoisonnement. Ce sont les inimitiés, les querelles, les jalousies, les animosités, les disputes, les divisions, les sectes, les envies, les meurtres, l'ivrognerie, la débauche, et les choses semblables dont nous avons déjà dit, et nous répétons encore, que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront point le royaume de Dieu.* Gal., VI, 19-21. — Aujourd'hui, *homme spirituel, vivant par l'esprit* (Gal., VI, 25), *ayant crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises* (Gal., VI, 24), le chrétien régénéré *fait mourir par l'esprit les œuvres de la chair* (Rom., VIII, 13) ; *il marche selon l'esprit, n'accomplissant point les désirs de la chair, car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair* (Gal., VI, 16). *Or, les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité, la bénignité, la tempérance* (Gal., VI, 22) ; *ils consistent en toute sorte de bonté, de justice et de sincérité* (Eph., V, 9). Le chrétien régénéré *abandonne ainsi sa conduite première, dépouille le vieil homme qui se corrompt par les passions qui le séduisent, se renouvelle dans son esprit et son entendement, et revêt le nouvel homme créé à l'image de Dieu dans une justice et une sainteté véritables* (Eph., IV, 22-24). *Il est une nouvelle créature.* Gal., VI, 25.

La vie et le principe de cette vie sont, comme on le voit, opposés dans le régénéré et dans le non régénéré, c'est pourquoi nous avons dit qu'il y a entre eux une différence du tout au tout.

§ 14.

Le chrétien, le régénéré, le saint, celui qui est né de Dieu

n'est cependant pas sans péché. Le plus juste et le plus saint pêche encore, malgré ses efforts, et péchera malheureusement toujours ici-bas. *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.* 1 Jean, I, 8. Le chrétien a donc besoin de s'abattre tous les jours de nouveau devant Dieu, *de lui confesser ses fautes* (1 Jean, I, 9), et de retourner à son Sauveur Jésus pour trouver de nouveau et chaque jour ce pardon des fautes de chaque jour, cette justice qui vient de Dieu que chaque jour réclame.

Ce sentiment de sa propre faiblesse et ce besoin continuel de pardon doivent engager le chrétien *à veiller et à prier sans cesse*, comme Jésus nous le recommande en maintes occasions (Matth., XXIV, 36-51), notamment dans la parabole des vierges (Matth., XXV, 1-13). Ils doivent le pénétrer toujours davantage du besoin qu'il a d'un Sauveur, et redoubler ainsi sa foi et son amour pour Jésus-Christ.

Aussi le chrétien, après avoir souvent commencé par prendre Jésus pour modèle, — suivant cette parole de l'Ecriture : *Christ a souffert pour nous, nous laissant un exemple afin que nous suivions ses traces* (1 Pierre, II, 21), — concentre peu à peu tellement en lui son affection qu'il identifie sa vie avec celle de son Sauveur. *Il se réjouit même de ses propres souffrances* (Rom., V, 4) ; c'est pour lui *avoir part aux souffrances de Christ* (1 Pierre, IV, 13); car *ce n'est plus lui qui vit, mais c'est Christ qui vit en lui* (Gal., II, 20). Aimer, est-ce autre chose que vivre de la vie d'un autre?

§ 15.

Le chrétien ne mérite-t-il pas alors le salut par ses œuvres? — Nullement. Bien qu'il avance dans la sainteté et la perfection, il demeure néanmoins pécheur jusqu'à son der-

nier soupir, et à son lit de mort il doit implorer encore et accepter avec foi ce pardon, cet amour et cette expiation qu'il a trouvée et trouve encore en Christ. C'est donc appuyé, non sur *sa propre justice,* sur le mérite de ses œuvres, mais sur *la justice qui vient de Dieu* et sur les miséricordieuses promesses de sa grâce, que le chrétien se prépare à comparaître devant ce Dieu et ce Sauveur qu'il a aimés.

Ainsi nous sommes sauvés, non par nos œuvres et nos mérites, mais par la foi, qui accepte ce que Dieu veut bien lui donner (la réconciliation et le salut), et par pure grâce. *Lorsque nous étions morts par nos fautes, Dieu nous a rendus à la vie par Christ (car c'est par grâce que vous êtes sauvés). Il nous a ressuscités et nous a fait asseoir dans les lieux célestes, en Jésus-Christ, pour nous faire connaître, dans les siècles à venir, les richesses immenses de sa grâce, par la bonté qu'il nous a témoignée en Jésus-Christ. En effet, c'est par grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi; et cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu. Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie, car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous y marchions.* Eph., II, 4-10.

§ 16.

La félicité éternelle, ou, comme l'Ecriture l'appelle, *la* VIE, *le salut, la gloire de Dieu* (c'est-à-dire qui vient de Dieu, que Dieu donne), se présente ainsi aux yeux du chrétien réconcilié comme une espérance que Dieu lui a donnée, qui fait sa joie et l'attente de sa vie.

C'est *une espérance vivante* (1 Pierre, I, 3) et ferme, parce qu'elle repose, non sur son propre mérite, mais sur l'amour de Dieu, qui, nous ayant tendu la main de réconciliation

alors même que nous étions pécheurs, achèvera sans nul doute ce qu'il a daigné commencer : *Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui nous devons, soit d'avoir eu accès par la foi à cette grâce que nous possédons, soit de nous réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu.* Rom., v, 1, 2. *Si d'ennemis que nous étions nous nous sommes réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à bien plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie.* Rom., v, 10[1].

[1] On trouve dans l'Ecriture certains passages où la VIE, le bonheur éternel nous est représenté non comme une *espérance*, mais comme quelque chose de *présent*. Ces passages se trouvent particulièrement dans saint Jean : « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque écoute ma « parole et croit à celui qui m'a envoyé *a la* VIE *éternelle*... Jean, v, 24. « En vérité, en vérité, je vous le déclare, celui qui croit en moi *a la* VIE « *éternelle*. vi, 47. » Cela fait naître une difficulté : Comment ce bonheur éternel, qui ailleurs est toujours représenté comme quelque chose de futur, comme une espérance, peut-il être représenté comme quelque chose de présent? Et cela d'autant plus que nous sentons bien que, tant que nous sommes ici-bas, nous ne goûtons pas de cette félicité éternelle, nous gémissons encore au milieu des cris, du deuil, du travail et du péché. Comment s'expliquer cette difficulté? — C'est facile. Il faut distinguer soigneusement *la possession ici-bas, dans le temps*, qui est une possession conditionnelle et idéale, *de la réalisation même et de la manifestation de cette possession* dans l'éternité, lors de la résurrection, qui est la seule véritable possession réelle. En effet, la possession du bonheur éternel est, jusqu'à la fin de la vie, conditionnée à un état intérieur de l'homme, au fait d'avoir foi en Jésus. Tant que la condition est remplie, on peut dire que l'homme *a, possède,* ce que la réalisation lui *donnera* de fait. Voilà pourquoi l'on peut dire du chrétien qu'*il a la* VIE *éternelle*, et cela tant qu'il a en lui ce qui en est la condition *sine qua non*, la foi, et même la conscience de sa foi est en lui la conscience de cette possession, il est moralement certain de l'avoir, — tout comme on peut dire de lui qu'*il aura la* VIE *éternelle.* Dans le premier cas, il s'agit de l'appartenance dans le temps, conditionnelle, *in potentia*, dans le second cas il s'agit de l'appartenance réelle, *in actu*, de la mise proprement dite en possession lors de la résurrection. C'est ainsi que Jean dit : *Mes frères, nous sommes bien dès à présent enfants de Dieu, quoique ce que nous serons ne soit pas encore manifesté. Mais nous savons*

Cette espérance grandit toujours avec la foi du chrétien, de telle sorte que, si sa vie a été une union toujours croissante avec Dieu et avec Christ, et un avancement continuel vers la perfection, cette espérance se change pour lui en vue, la foi ayant atteint son plus haut degré, et étant devenue *la vive représentation de ce qu'il espère, et la montre de ce qu'il ne voit point*. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : *Nous sommes sauvés en espérance ; mais quand on voit ce qu'on espère, ce n'est pas une espérance, car espère-t-on ce qu'on voit?* Rom., VIII, 24.

§ 17.

A celui qui peut nous affermir dans l'Evangile que j'annonce et dans la prédication qui se fait de Jésus-Christ, — conformément à la révélation du mystère tû pendant une infinité de siècles, mais révélé maintenant, ainsi que par les écrits des prophètes, selon l'ordre de l'Eternel, révélé pour amener toutes les nations à l'obéissance de la foi, — à Dieu seul sage, à qui appartient la gloire en tous les siècles, grâces soient rendues par Jésus-Christ. Amen. Rom., XVI, 25-27.

que, quand cette manifestation arrivera, nous serons semblables à lui. 1 Jean, III, 2. — On voit par là que le présent et le futur peuvent se remplacer sans que le sens en souffre, et nous en avons un exemple dans saint Jean même : « Celui qui croit au Fils *a* la VIE éternelle; « mais celui qui désobéit au Fils ne *verra* (c'est-à-dire ne jouira pas) pas « la VIE, mais la colère de Dieu *demeure* sur lui. Jean, III, 36. »



Note A.

Nous ne croyons pas pouvoir passer sous silence ce qui tient à Jésus relativement à la création du monde, car c'est un des plus puissants arguments par lesquels on cherche à établir l'identité de Jésus et de Dieu.

S'il est un enseignement clair et universel dans la Révélation, c'est celui qui déclare Dieu pour le créateur direct et immédiat du monde. Le récit de la Genèse est explicite à cet égard. Tout l'Ancien-Testament ne fait que répéter cet enseignement, qui est la base sur laquelle il repose, et le Nouveau le confirme pleinement. (Voyez Marc, XIII, 19, c'est Jésus qui parle; Act., IV, 24; VII, 49, 50; Rom., I, 20, 25; 1 Tim., IV, 3; Apoc., X, 6, etc., etc.) Ainsi donc on comprend comment l'Apocalypse désigne Dieu par les mots : *Je suis l'Alpha et l'Omega, le commencement et la fin, celui qui est, qui a été et qui sera, le Tout-Puissant* (Apoc. I, 4, 8), et comment Paul nous dit : *Que toutes choses viennent de Dieu, elles sont par* (le moyen de) *lui, et pour lui*. Rom., XI, 36.

A côté de cet enseignement si clair et si universel, on trouve dans le Nouveau-Testament trois ou quatre passages où Jésus est mis en rapport avec l'acte de la création — non pas comme auteur, mais — comme *moyen ;* et cela, chose singulière, par des écrivains sacrés qui parlent ailleurs de la création comme ayant été opérée directement par Dieu, et sans intermédiaire.

Ainsi, c'est saint Jean dans son Evangile, I, 2 : *Toutes choses ont été faites par* (le moyen de) *la Parole, et rien de ce qui existe n'a été fait sans Elle*, — tandis que dans l'Apoc., IV, 11, il est dit de Dieu : *Seigneur, tu es digne de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance, car c'est toi qui as créé toutes choses, c'est par ta volonté qu'elles existèrent et furent créées.* Voyez encore Apoc., X, 6.

C'est saint Paul dans Col., I, 15, 16 : *Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création, car par lui* (littéral. *en lui*) *ont été*

créées toutes choses, celles du ciel et celles de la terre.... Toutes choses ont été faites par (le moyen de) *lui et pour lui. Et lui-même existe avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui* (littéral. *se tiennent en lui*), *et lui-même est la tête du corps de l'Eglise, il est le commencement, le premier-né d'entre les morts...* De même 1 Cor., VIII, 6 : *Pour nous, nous n'avons qu'un seul Dieu de qui viennent toutes choses, et nous sommes pour lui, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par* (le moyen de) *qui sont toutes choses, et nous sommes par lui* (par son moyen),—tandis que dans son discours aux Athéniens, il dit : *Vous vénérez celui que vous ne connaissez pas, c'est celui-là que je vous annonce, le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme ; celui qui est le Seigneur du ciel et de la terre n'habite pas dans des temples faits de main d'homme.* Nous voyons Rom., I, 20, 25, que le monde est appelé l'*ouvrage de Dieu*, et Dieu *le créateur.*

C'est dans l'épître aux Hébreux, I, 2 : *Dieu nous a parlé par son Fils qu'il a établi possesseur de toutes choses et par* (le moyen de) *qui aussi il a fait le monde* [Quant au passage I, 10-12, c'est une citation typique. Voyez Chap. I, § 11, 2],—tandis qu'il est écrit au XI, 2 de la même épître : *C'est par la foi que nous savons que le monde a été fait par la parole* (c'est-à-dire par un mot de la bouche) *de Dieu.*

En présence de ces quatre passages, si embarrassants au premier coup d'œil, on se demande si ces apôtres enseigneraient quelque chose de contraire au récit de la Genèse, et à ce qui est répété dans tout l'Ancien-Testament, où il n'est fait mention d'aucun intermédiaire, d'aucun moyen. Bien plus, s'ils enseigneraient quelque chose qui serait contredit par cette partie du Nouveau-Testament qui renferme sur la création les mêmes déclarations que l'Ancien, comme Marc, XIII, 19 ; Act., IV, 24, etc., etc. Enfin, comment accorder ces apôtres avec eux-mêmes, car ils semblent enseigner eux-mêmes d'une façon à un endroit, et d'une autre à un autre ; c'est surtout frappant dans l'épître aux Hébreux. — Voilà la difficulté.

On l'a résolue en considérant Dieu comme l'auteur premier de la création, et Jésus comme le moyen, l'instrument : c'est *de* Dieu que viennent toutes choses, c'est *par* Jésus qu'elles viennent. Mais outre que, philosophiquement, il est impossible d'admettre un intermédiaire dans l'acte de la création, qui est tout direct et immédiat, cette admission même est évidemment contraire à l'enseignement de l'Ancien-Testament, où la création est attribuée à l'action directe, immédiate et unique de Dieu. (Voyez le récit de la Genèse, *Dieu dit : Lumière soit, et Lumière fut. Les cieux sont l'ouvrage de tes doigts*, Ps. VIII, 4, etc., etc.). Elle est contraire encore au passage de saint Paul (Rom., XI, 36) où il est dit que *toutes choses viennent de Dieu* (voilà l'origine), *qu'elles sont par lui* (voilà le moyen), *et pour lui* (voilà le but). Ce point de vue ne ré-

sout nullement la difficulté. — D'autres personnes, — comprenant qu'effectivement dans l'acte de la création il ne peut être question d'un être qui en serait l'auteur, et d'un autre être qui en serait l'intermédiaire ; appuyant ensuite sur ce qu'il est dit, en parlant de Dieu, que *toutes choses sont par lui* (comme moyen), *et pour lui* (comme but), Rom., XI, 36, et qu'il est dit de même de Jésus que *toutes choses ont été faites par lui* (comme moyen), *et pour lui* (comme but), Col., I, 15, 16, et que même Apoc., I, 17 ; II, 8, il est écrit de Jésus qu'*il est le premier et le dernier*, — ont posé comme solution de la difficulté cette difficulté même, en déclarant que c'était là enseigner que Dieu et Jésus sont identiques, un seul et même être, et qu'il n'y avait ainsi rien d'étonnant à ce que la création fût attribuée à Dieu ou à Jésus indifféremment. — Mais nous avons vu (Chap. I, § 9) que Dieu et Jésus ne sont pas identiques, un seul et même être, et nous le voyons dans les passages mêmes que l'on veut résoudre. Ainsi, dans Jean, autre est Dieu, autre est la Parole (voyez Chap. I, § 11, 1), et dans l'Apoc. celui dont il parle, IV, 11, qui est Dieu, est autre que Jésus qu'il nous représente (Apoc., V) comme l'Agneau. Dans saint Paul, autre est celui qu'il appelle *le Dieu invisible*, autre est celui qu'il appelle l'*image du Dieu invisible, le premier-né de la création*. Col., I, 15. Cela surtout est clairement mis en relief dans 1 Cor., VIII, 6. Quant à l'épître aux Hébreux, quand il est dit : « *Dieu* nous a parlé par *son* Fils, par qui (c'est-à-dire par lequel Fils) aussi il a fait le monde ; » il est évident que *autre* est celui qui est appelé *Dieu*, autre est celui qui est appelé *son* Fils. Cette différence ne ressort-elle pas encore d'une manière essentielle de ce que, dans tous ces passages, Dieu seul est représenté comme source et auteur premier de tout, jamais Jésus ? La difficulté demeure donc toujours là, et ne se peut nullement résoudre ainsi.

Pour en avoir la solution et connaître la vérité profonde renfermée dans ces déclarations, au premier coup d'œil si contradictoires, il nous faut remonter aux considérations suivantes.

La création est cet acte de volonté divine par lequel Dieu a posé le monde pour un certain but, c'est-à-dire en l'appelant à réaliser un plan éternel en Lui. Ce plan éternel en Dieu, le monde doit le réaliser dans le temps et l'espace d'après les lois de développement que Dieu lui a données. Ainsi le monde marche sans cesse vers le but que Dieu lui a assigné à réaliser dans son développement historique. — Quel que soit ce plan éternel en Dieu, il est une qualité qu'il a certainement : c'est d'être une *manifestation de Dieu même*. Ainsi le monde ne subsiste pas pour lui-même, mais il progresse vers la réalisation du plan divin et la manifestation de Dieu ; il a Dieu pour sa dernière fin, comme il l'a pour sa première cause. Ainsi Dieu se présente à nous comme l'*auteur* premier et immédiat de tout ce qui existe, et par le *moyen* de qui, et *en vue*

de qui tout existe. C'est là précisément l'enseignement de la Révélation, de sorte que nous ne pouvons mieux faire que de répéter avec saint Paul que *toutes choses viennent de Dieu*, *qu'elles sont par lui et pour lui* (Rom., xi, 36), ou de dire avec saint Jean qu'*il est l'Alpha et l'Omega, le commencement et la fin*, *celui qui est, a été et sera, le Tout-Puissant.* Apoc., i, 48.

D'autre part, ce plan éternel en Dieu que la création a pour but et qu'elle doit réaliser ne peut être, du moins pour ce qui concerne la créature raisonnable et libre (l'homme, centre de la création), que son bonheur final par la sainteté. Arriver à la possession de la VIE, du bonheur éternel, par la perfection est bien l'idée que nous fournit la Révélation sur le plan de Dieu, et c'est à la Révélation que nous avons, avant tout, égard ici. — Mais le fait de l'apparition du péché dans le monde et de son règne croissant chez les hommes nous montre, ainsi que la Révélation nous l'enseigne, que ce plan de Dieu dans la création ne peut être et n'est réalisé que par le moyen de la Rédemption. C'est à cet effet que l'élément rédempteur est introduit dans le monde ; la Rédemption est ce mystère caché en Dieu, avant la fondation du monde. (Rom., xv, 16,25 ; 1 Cor. ii, 7 ; Eph. iii, 9 ; Col. i, 26.) La révélation en est préparée dans l'Ancien-Testament. Christ, qui en est l'auteur, vient l'établir au temps prescrit. Elle a enfin pour destinée de s'étendre dans le monde entier. Tout cela c'est la réalisation dans le temps du plan éternel en Dieu. Ainsi nous voyons que, en Dieu, la Rédemption est inséparable de la création, elle est *à la base* de la création, c'est sur elle que la création s'appuie, repose, et tout ici-bas et au ciel trouve en elle sa vérité et sa signification. La Rédemption est donc *le moyen* de la création, puisque ce n'est que par elle que Dieu réalise le but de la création. La Rédemption devient en même temps *le but* de tout le développement historique, et par là le but de tout ce qui existe ; car ce n'est qu'en tendant vers elle, dans son développement, que la création tout entière peut réaliser le but pour lequel elle a été créée et existe. Ainsi *Christ*, l'auteur de la Rédemption, se présente à nous par sa qualité de Rédempteur, — et nullement en qualité de Créateur, — comme la *base*, le *moyen* et le *but* de la création.

Qui ne voit maintenant toutes les contradictions s'évanouir, et l'Ecriture apparaître dans son éclatante beauté ? — Elle ne pouvait pas dire que Jésus fût la cause, l'auteur de ce qui existe, aussi ne le dit-elle jamais. Jésus n'en est que le moyen et le but, au point de vue de la Rédemption, et c'est justement là ce que déclare l'Ecriture. L'Ancien-Testament ne parle qu'au point de vue de Dieu créateur ; ne renfermant que la préparation à la Rédemption, il ne pouvait rien dire de ce mystère caché encore pour lui ; c'était au Nouveau-Testament qu'était réservé de lever ce voile. Aussi l'Ancien-Testament garde-t-il là-dessus le

silence, et nous ne retrouvons cet enseignement que dans le Nouveau-Testament, en particulier dans saint Paul, qui, plus que tout autre peut-être, appuie sur le point de vue de la Rédemption. Le passage des Colossiens est bien précieux à cet égard, et mérite d'être vu de plus près. Paul commence par nous y déclarer (vers. 14) que c'est *ce Fils bien-aimé qui nous a acquis la rédemption, la délivrance, à savoir la rémission des péchés.* Voilà bien le point de vue de la Rédemption pris comme point de départ. De là Paul développe : *C'est lui qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création, car par lui ont été créées* — [Paul dit littéralement *en lui*, ce qui signifie qu'il est, non pas l'origine et l'auteur de tout, ni le moyen, mais comme *la base* sur laquelle repose la création ; en effet, la rédemption, dont il est l'auteur, est bien, comme nous l'avons vu, la base de la création] — *toutes choses, celles du ciel et celles de la terre, les choses visibles et les invisibles... toutes choses ont été créées par lui* (non pas comme auteur direct, mais *par* lui comme *moyen*) *et pour lui* (comme *but*. Ces deux idées, *par lui et pour lui*, ne sont au fond que la décomposition de l'idée unique *en lui*, qui est énoncée plus haut. Il en est le moyen et le but, parce qu'il est la base sur laquelle elle repose, comme Rédempteur, et nullement comme Créateur. Il ressort de là que, quant à lui) : *Il est avant toutes choses* (il préexiste à cette création même, dont il est le premier-né), *et toutes choses subsistent par lui* — [littéral : *toutes choses sont constituées, se tiennent en lui*, c'est-à-dire sont, en ayant Jésus pour fondement, à cause de sa qualité de rédempteur. Aussi :] — *Il est la tête du corps de l'Eglise* (à l'idée générale d'être, en sa qualité de rédempteur, la base de la création, se groupe tout naturellement celle d'être à la base de l'Eglise, qui est le royaume de Dieu, la collection des rachetés), *lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts* (c'est-à-dire le premier ressuscité du royaume de Dieu, celui par lequel la résurrection a commencé), *afin qu'il soit le premier en tout* (le premier dans la création, le premier dans l'Eglise, le premier dans la résurrection), et cela parce qu'il est le Rédempteur, *celui par qui a lieu la réconciliation*, et qui ramène *toutes choses*, *tant celles du ciel que celles de la terre, à l'état normal, la paix ayant été faite avec Dieu par lui, à savoir par le sang de sa croix.* — Ainsi, préexistant à la création, et en étant le but, c'est avec raison que saint Jean a dit de lui qu'il *est le premier et le dernier.*

FIN.

Sermons (1er, 2e, 3e et 4e recueils), par Ath. Coquerel. 3 vol. in-8°. 18 »

(On peut se procurer chaque volume séparément.)

Études pratiques de la Bible, avec une Chronologie sommaire et deux cartes, par A. Goguel, pasteur. 1 vol. in-12 cartonné. 2 »

Étude élémentaire du symbole des apôtres, ou première esquisse des vérités de la religion, par A.-L. Montandon. 1 vol. in-12. . . . . 2 50

Conversation sur la religion entre un catholique et un protestant, par M. le pasteur L.-F. Née (se vend au profit de l'école de Marsauceux). . . . . » 40

Pensées pieuses de J.-I.-S. Cellerier, deuxième édition. 1 beau vol. in-12 . . . . 3 50

Enquête sur les Emigrations suisses, in-8° de 154 pages. . 2 50

Discours sur les Emigrations suisses, par John-Huber Saladin, lieutenant-colonel fédéral. In-8° de 40 pages. . . . » 75

Histoire de la Suisse, racontée aux enfants et aux jeunes gens, par S. Descombaz, pasteur. 1 vol. in-12 et tableau. 3 50

De l'expulsion des Jésuites hors de la confédération suisse, par Augustin Keller, 2e député à la Diète; in-8°. 1 50

De l'Enseignement régulier de la langue maternelle dans les écoles et les familles, par P. Grégoire Girard, ouvrage couronné par l'Académie Française (2e édition), 1 vol. in-12. . . . . 3 50

Eglise catholique allemande. — **Préliminaires.** — **Lettre de J. Ronge.** — **Déclaration du docteur Regenbrecht.** — **Confession de foi de la nouvelle paroisse de Breslau.** Br. in-8°. . . . . » 35

Eglise catholique allemande. — I. **J. Ronge et ses compagnons, etc.** — II. **J. Ronge aux instituteurs catholiques.** Br. in-8°. . . . . » 35

PUBLICATIONS DIVERSES.

De la Démocratie en Suisse, par A. Cherbuliez, professeur en droit à l'Académie de Genève, 2 vol. in-8°. . . . 15 »

De l'assainissement des terres ou drainage, amélioration agricole, par Auguste-Jules Naville. 1 vol. in-18. . . . 1 80

La médecine et la chirurgie populaires, par Mathias Mayor. Lausanne, 1845, 1 vol. in-12. . . . . 1 80

Christophe Sauval ou la société en France sous la Restauration, par M. E. de Bonnechose. 2 forts vol. in-8°. 10 »

Paris. — Imprimerie d'A. René et Cie, rue de Seine, 32

LA

DOCTRINE DES SACRIFICES

CONSIDÉRÉE RELATIVEMENT A CHRIST.

GENÈVE. — IMPRIMERIE CH. GRUAZ, RUE DU PUITS ST.-PIERRE.